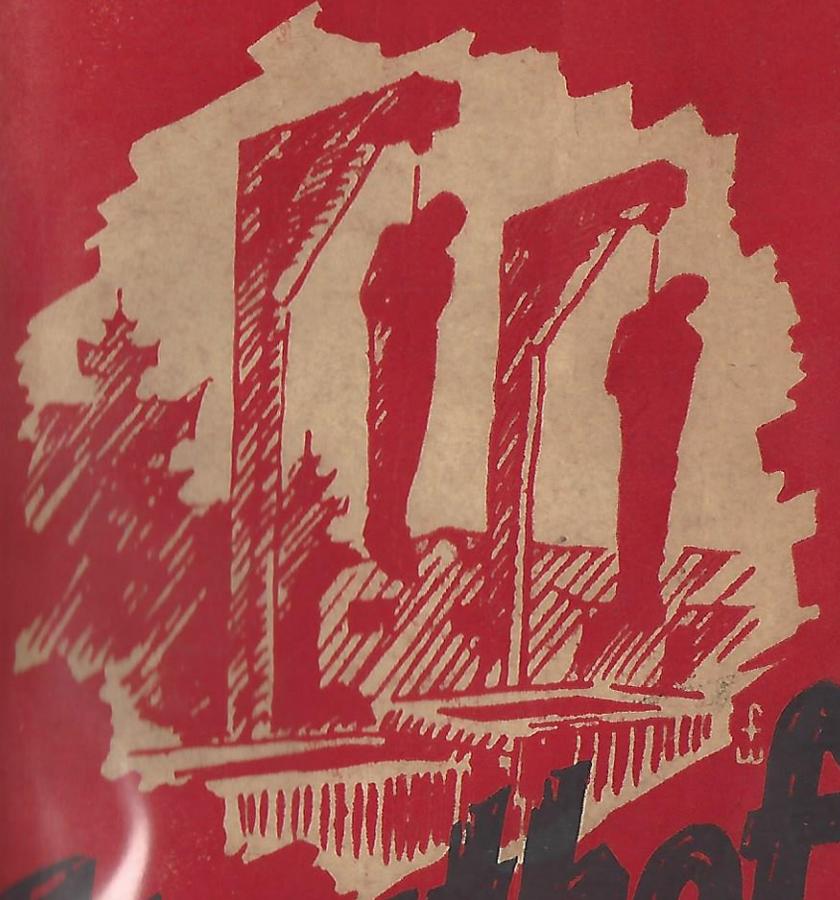


FRANÇOIS KOZLIK



Struthof

LE MONT DES
HORREURS

Frs. 30.—

1945
67 710 6620

FRANÇOIS KOZLIK

LE MONT DE L'ÉPOUVANTE

HORREURS VÉCUES
au camp du „STRUTHOF“

avec

ILLUSTRATIONS

EDITIONS SEDAL - SERVICE DE DIFFUSION - STRASBOURG

Je connais un lieu où habite la tristesse
Où règne le silence en maître absolu
Où la douleur coule du plus profond de l'âme
Où la nostalgie dévorante emplit la campagne
Où l'affliction couvre de son ombre le pays tout entier
Où la souffrance en silence tend la main à chacun.

C'est le lieu où, béante, s'ouvre la carrière
Où personne jamais ne mentionne l'amère sueur
Où le travail jamais n'est digne d'un merci
Où chaque jour ne fait qu'augmenter les tortures
Où claque le fouet cinglant de la corvée
Où l'être prostré languit en vain d'un réconfort.

Nous avons porté la tristesse, la nostalgie, la douleur
Nous avons porté la souffrance, toujours prêts au sacrifice
Nous avons accablé d'ignominie notre cœur loyal
Et de séparation douloureuse pour de longues années.
Et c'est vous, brigands du nazisme, qui en fîtes les auteurs
Et vous n'en récolterez que haine, haine ardente et vengeance.

APERÇUS SUR LE CAMP DE STRUTHOF

Ce récit ne peut pas décrire toutes les misères que les détenus politiques du camp eurent à supporter. Quelque survivant d'un autre camp pourra le confirmer. Mais en ma qualité de détenu ayant vécu deux ans et demi dans ce Camp d'extermination, je peindrai à grands traits ce dont j'ai été le témoin oculaire. Pour beaucoup de gens des expressions comme « chambre à gaz », « mort de faim », « torturé à mort » ne sont que des exagérations. Tout cela cependant ne représente que la triste réalité. Pendant sept ans et demi, les Nazis m'ont détenu prisonnier derrière les barbelés à haute tension. Pendant sept ans et demi, j'ai vu périr misérablement des hommes qui n'avaient rien fait d'autre que de préserver leur pays des hordes nazies. Beaucoup d'entre eux sont morts victimes de leur conviction, mais ils vivront éternellement dans le mot d'ordre : « Nous les avons eus... ».

En septembre 1941 les trois cents premiers détenus arrivèrent du camp de Sachsenhausen au camp du Struthof : ce Struthof qui

n'était alors que le lieu d'excursion bien connu et qui se transforma par l'arrivée des premiers prisonniers en camp de concentration. Le travail des premiers fut de construire des baraquements pour les détenus qui devaient suivre. Ces trois cents hommes furent parqués dans un réduit qui avait servi de gîte aux porcs élevés par l'administration de l'hôtel. On avait l'intention de construire le camp lui-même cent mètres plus haut. Dans ce but il fallait d'abord tracer une route qui permettrait de monter les pierres et les différentes pièces des baraquements. Que ce transport ne se ferait pas avec des autos ou des voitures, voilà qui était logique pour le commandant du camp. Dans quel but avait-on amené ici trois cents criminels? La nourriture que l'on donnait aux trois cents détenus était tout-à-fait insuffisante. Une maigre soupe à l'eau accompagnée de trois pommes de terre en robe de chambre constituait tout le déjeuner. On avait si peu de temps pour manger ce repas frugal que chacun était obligé de reprendre son travail, tenant encore sa pomme de terre à la main. Etant donné le manque de gamelle, beaucoup de prisonniers ne pouvaient même pas manger leur maigre pitance, car chacun n'avait pas la chance de posséder cet ustensile. Nombreux étaient ceux qui étaient obligés d'attendre qu'un autre ait mangé sa soupe. Pendant qu'ils attendaient ainsi, la cloche annonçait la reprise du travail et beaucoup d'entre eux devaient s'y rendre les pommes de terre refroidies à la main, sans avoir avalé une bouchée.

Haletant, de lourds blocs de pierre sur les épaules, il fallait grimper le long de la route escarpée qui menait à l'emplacement du camp. La mauvaise saison ayant débuté très tôt, les conditions de travail en furent rendues d'autant plus pénibles. Et cependant les trois cents pauvres diables eurent terminé au printemps 1942 quatre baraques prêtes à être habitées. Qui étaient ces trois cents hommes? Des hommes dont le pays était déjà tombé aux mains des envahisseurs allemands. Des hommes qui avaient essayé de faire de la résistance passive ou active. Des Polonais, des Tchèques, des Russes et comme «Capo» les criminels de droit commun, tant haïs. Car par l'attitude de ces derniers, les misères des détenus politiques s'aggravèrent de beaucoup. Au cours de ce récit les lecteurs verront se dessiner les traits de caractère des criminels de tous les pays. Au détriment de tous les autres détenus ils n'étaient qu'un instrument docile aux mains des // . On avait construit à titre provisoire une route conduisant de l'ancien hôtel au camp. Du barbelé entourait les quatre baraquements. Et ce devait être le travail des prisonniers qui allaient suivre de compléter et d'agrandir tout cela. Car c'est à dessein que le parti nazi avait fait construire ce camp en Alsace. La grande période des arrestations allait commencer en Alsace et en France. Tous ceux qui allaient s'insurger contre l'occupation allemande eurent le même sort que les Polonais, les Tchèques, les Russes et les Autrichiens. A la fin de juillet 1942 deux cent cinquante détenus étaient littéralement tués de travail et morts de faim. Alors la direction du Struthof fut contrainte de

faire venir d'autres camps de nouveaux esclaves du travail. Mille détenus du camp de Dachau, parmi lesquels je me trouvais moi-même, furent entassés par groupes de 70 dans des wagons à bestiaux, et les portes étant verrouillées, notre train, composé de vingt voitures, se mit en marche. Dans les cinq wagons non-occupés par les prisonniers prirent place environ 50 «apôtres» des //. Une chaleur estivale pesait sur les toits des wagons et pendant tout le trajet, qui dura trois jours, la porte ne fut ouverte qu'une fois. Un moment seulement, pour nous jeter 350 grammes de pain. Nous avions à notre disposition un seul seau. Son contenu se déversa au bout de quelques heures dans le wagon et une odeur indescriptible se répandit. Aucun d'entre nous n'avait la possibilité de s'asseoir à terre. Mais après avoir enduré pendant deux jours la faim et la chaleur, nous étions tous tellement las qu'aucun ne pouvait plus se tenir debout. Tous étaient étendus sur le plancher, souillés d'excréments humains. Couverts d'ordure des pieds à la tête nous fûmes, après trois jours, poussés hors des wagons. Nous étions arrivés en gare de Rothau, où le (//-Stubaf.) Zill — qui se trouvait alors à la tête du camp — était venu à notre rencontre dans son élégante auto privée.

Une courte revue des victimes nouvellement arrivées, un sourire ironique provoqué par notre aspect, et déjà il remontait dans sa voiture avec le 2^e commandant «//-Obersturmf.» Kramer pour disparaître aussitôt. En rang de cinq, le long cortège que nous formions traversa les rues de Rothau. Des civils qui, poussés par la curiosité, s'étaient massés au bord de la route, furent brutalement invectivés et dispersés. On essaya toujours de tout cacher, mais ce ne fut toujours qu'un essai. Le haut-commandement a bien fait construire le camp dans un site caché, mais il ne tint pas compte de la sympathie compréhensive de la population alsacienne à l'égard des détenus. Au delà de la commune la route monte, décrivant d'amples lacets. A travers de vastes forêts touffues la route, longue de 8 km s'élève vers le camp. Après une marche de trois heures, durant laquelle beaucoup de prisonniers durent déjà être portés par leurs camarades, nous arrivâmes dans le camp entouré de barbelé. C'est ici que le commandant du camp nous attendait pour la deuxième fois, mais maintenant en compagnie du médecin du camp, «//-Hauptsturmführer» Planke. On nous enleva les numéros de Dachau, chacun en reçut un nouveau, et la lendemain matin nous eûmes à nous tenir prêts afin d'agrandir le camp pour les inconnus qui devaient encore arriver. Divisés en brigades de travail de trente à cinquante hommes, nous allions, escortés de //, à la carrière qui se trouvait à proximité, et ramenions sur nos épaules les pierres nécessaires à la construction des nouveaux baraquements. C'est pendant ces jours que le camp connut un premier événement sensationnel. Quatre détenus s'évadèrent dans l'auto du «//-Obersturmführer» Schlachter, conducteur des travaux. Comment cela fut-il possible, malgré l'étroite surveillance? Haas, le fils d'un officier tchèque, était chargé de prendre soin de l'auto du

conducteur des travaux. Christmann, qui dans la lingerie repassait les uniformes des //, pouvait en tenir prêtes quelques-uns. Habillés en officiers des // ils montèrent avec deux détenus alsaciens dans la voiture, passèrent en plein jour devant la sentinelle de garde à la limite du camp et roulèrent ainsi vers la liberté. Comme il apparut plus tard, la sentinelle les salua même, la main levée. Six mois après, la Gestapo mit la main sur l'un des évadés, Christmann, qui fut pendu à l'intérieur du camp. Au mois d'octobre 1942 Christmann fut ramené au camp, les deux mains ligotées. Après de longues et horribles tortures, auxquelles nous dûmes tous assister, Christmann porta lui-même son gibet sur la première place du camp.

Conjointement avec un autre prisonnier il fut obligé aussi d'y porter son cercueil fait de planches grossièrement équarries. Après qu'on lui eut à nouveau ligoté les mains, il se dirigea vers la potence. « //Hauptsturmführer » Seuss lui mit la corde autour du cou et en prononçant un dernier « Adieu » Christmann bascula dans la caisse. Nous autres détenus fûmes contraints de rester encore debout une demi-heure pour contempler l'assassiné. Ce fut la première exécution publique qui eut lieu au Struthof.

La déclaration faite par le premier commandant Kramer, d'en faire pendre trente chaque jour, nous la prenions très au sérieux. Comme je le décrirai encore plus loin, il a presque tenu sa promesse. A cette époque on échangeait tous les prisonniers devenus incapables de travailler contre des détenus valides, pris dans d'autres camps. Des êtres humains affaiblis au point de ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes étaient forcés de redescendre la route longue de 8 km qui conduisait à la gare, où, empilés dans des wagons à bestiaux, ils reprenaient le chemin de Dachau. La tradition orale veut qu'à chaque envoi 20% des malades mouraient. Il est impossible de déterminer exactement combien d'hommes en cette année 1942 arrivèrent valides au camp pour ne le quitter que comme de pauvres déchets humains. Il est certain qu'il y en avait des milliers. Après le dur travail qui incombait à chacun, chacun se trouvait encore sous la menace de terribles mesures disciplinaires. Des peines qui n'avaient pu être conçues que par des cerveaux dégénérés par la bestialité furent appliquées. Je veux les décrire l'une après l'autre selon leur gravité. D'en avoir entendu parler, chaque lecteur s'en fait certainement une idée précise : « Torstehen », privation de nourriture, pendaison, bastonnade et enfin la mort. Pour de petits délits contre la discipline du camp les plus durs châtements pouvaient s'abattre sur chacun. Par exemple, quelqu'un qui se faisait pincer pendant le travail en train de fumer une cigarette, pouvait être condamné à 50 coups de bâton et plus. Il arrivait aussi qu'en hiver nous couchions en caleçon. Mais si de nuit passait une garde de //, ce qui n'arrivait que trop souvent, celui qui se laissait surprendre ainsi était signalé. Une punition s'en suivait et pas des moindres : car pour tout, les Nazis avaient forgé le mot « sabotage ». Et ceci

aussi était pour eux du sabotage. Je me souviens d'une affaire d'importance qui eut lieu pendant l'été 1943. Trois cents Russes avaient fait le projet de s'évader de la brigade de travail de la carrière. La vigilance du « //Oberscharführer » Büttner déjoua ce projet. Environ quinze des Russes qui y avaient pris part furent interrogés durant toute la nuit et torturés de la manière la plus atroce. A côté de la pièce où avaient lieu les interrogatoires se trouvait alors celle où nous couchions. Ainsi nous fûmes à la fois les témoins oculaires et auriculaires de la brutalité indescriptible dont furent victimes ces pauvres hommes. Trois grands crochets furent enfoncés dans le plafond, les détenus furent ligotés les bras derrière le dos et accrochés à ces crochets, de façon à ce qu'ils restent suspendus à environ un demi mètre au-dessus du sol. Pour accroître cette torture des // frappaient à coups de gourdin sur la tête et le dos des victimes. Quelques-uns de ces détenus restaient ainsi suspendus trois à quatre heures. Les principaux responsables de ces tortures étaient l'« //Hauptsturmführer » Kramer et l'« //Hauptcharführer » Seuss. Lorsque le lendemain à midi ces interrogatoires prirent fin, les victimes torturées restèrent ligotées et pendant six semaines durent se tenir debout du matin au soir en plein soleil et sous la pluie battante. Jamais leurs menottes ne furent ouvertes. En passant près d'eux, nous voyions que les fers avaient pénétré dans la chair. Le pus tombait goutte à goutte de leurs bras. Leurs besoins, ils étaient obligés de les faire dans leur culotte. Le soir dans leur baraque ils recevaient un morceau de pain que leurs camarades étaient obligés de leur mettre en bouche, car même à ce moment, on ne les libérait pas de leurs chaînes. Ils passaient la nuit à plat-ventre, pour endurer le lendemain les mêmes tourments. Peu de lecteurs me croiront, si je déclare avoir vu de mes propres yeux que pendant les dernières semaines, des vers pullulaient sur les bras des victimes enchaînées. Au bout de six semaines arriva pour tous l'arrêt de mort de Berlin. Et même alors en ne leur enleva pas les fers. Toujours enchaînés ils montèrent au « gibet collectif » qui avait été construit exprès pour cette exécution. Tous les autres Russes furent soumis à une peine commune : durant quelques semaines ils n'eurent que demie ration. Episode raconté par le professeur Biermann dans une brochure luxembourgeoise ; l'auteur a bien voulu m'autoriser à le mentionner ici.

Il est indiqué d'examiner de plus près l'arrivée du premier transport de Français, nommés les « N.N.-Franzosen ». Depuis des semaines, Simon, le //Rottenführer qui était chef du magasin d'habillements, avait fait circuler le bruit que bientôt arriverait un transport de criminels de droit commun, que l'on aurait pincés lors d'une razzia à Marseille. Des assassins, des souteneurs, des cambrioleurs, bref, la lie la plus dangereuse de l'humanité. Et un soir les détenus du magasin d'habillement furent appelés au camp, où dans la baraque des bains avait lieu la réception des nouveaux venus. Celle-ci se déroula à peu près comme suit. Sous une grêle de coups qu'accom-

pagnaient des cris sauvages, les nouveaux venus furent poussés dans le « Block » où ils durent se mettre au rang dans une salle. Dans la pièce attenante se trouvaient les // affectés au magasin d'habillement, ou plutôt au comptoir des valeurs, ainsi qu'un certain nombre de détenus. Les uns, munis d'écritoires étaient assis à de longues tables alignées aux murs, les autres se tenaient au milieu de la salle, chargés d'immenses cornets en papier, où devaient être mis les habits des nouveaux détenus. Tout l'argent et tous les objets de valeur durent être déposés. C'est au galop que les nouveaux venus eurent revêtir leurs costumes de forçats, mais ceci fut d'autant plus difficile que les « //-Blockführer » — qui avaient déjà fait entrer les malheureux à coups de gourdins — créaient maintenant par leurs cris, leurs coups de pied et leurs coups de bâton la plus déplorable confusion. Quand enfin la nouvelle fournée fut déshabillée, eut signé en blanc que tout s'était passé selon les règles, elle dut se mettre au garde à vous le long d'une ligne tracée à la craie pour être examinée s'il ne restait pas d'argent ou des bijoux cachés. Au commandement chacun dut écarter les bras, puis les doigts, mouvoir les mains, enlever sa prothèse s'il en portait une, se laisser fouiller dans la plaie jusqu'à ce que le sang en coule, se tourner, se baisser, écarter les fesses de ses mains, tousser fortement, tandis qu'avec une baguette on examinait son anus. Ce dernier exercice était une invention personnelle due à l'ingénieur « Rottenführer » Simon, invention dont il n'était pas peu fier ; car, déclarait-il, celui qui tousse en se baissant ne peut pas retenir un objet caché dans l'anus. Nous sentîmes cette fois-ci qu'il y avait de l'orage dans l'air. Sur 180 hommes il y avait à peu près dix « Blockführer », et justement ceux qu'on craignait le plus et tous étaient soûls. D'après leurs conversations nous comprîmes qu'il s'agissait d'un transport de détenus « à liquider », d'un gibier qui devait être traqué à mort. Un envoi de « N. N. » chuchotaient-ils mystérieusement et nous sûmes que N. N. signifiait « Nacht und Nebel » = « nuit et brouillard ». Nous avions pris l'habitude des bastonnades qui étaient à l'ordre du jour. Mais durant cette nuit cependant nous fûmes décontenancés. Cette masse d'hommes qui à coups de gourdins (longs de 1 m 70 et épais deux fois comme le bras) fut jetée dans la salle n'avait rien qui décelât les criminels, cela sautait aux yeux, bien qu'elle ne fut plus qu'un peloton de formes humaines ensanglantées, qui s'avançaient en criant, en trébuchant l'une sur l'autre, en rampant et en saignant de larges blessures à la tête. C'étaient là des prêtres portant la soutane, des officiers supérieurs, c'étaient comme on le sut plus tard des médecins, des ouvriers, des paysans. Presque sans exception des Français de la Résistance. Généralement chargés de nombreux bagages de bonne apparence. Soûls comme ils l'étaient les « // -Scharführer » ne purent cacher leur convoitise pour les objets de valeur et les bons morceaux qu'ils y flairaient. Mais certains détenus aussi se sentirent attirés par cette aubaine, comme les corbeaux par une charogne. Car le Struthof était régi en principe comme tous les autres camps d'après le précepte :

« désunir pour gouverner ». Au Struthof on ne trouvait non seulement des « rouges », des « verts » et des « noirs », c'est-à-dire des détenus politiques, des criminels et des éléments sociaux, mais encore il était établi que ces trois groupes habitent, intimement mélangés, dans le même « Block », et qu'ils se partagent les postes de chef d'équipe, de « Kapos », d'anciens du « Block » et de la chambrée ainsi que ceux de « la direction » du camp par les détenus. A elle seule déjà cette promiscuité avec des criminels représentait pour tout homme honnête un supplice terrible et de plus elle était un obstacle à toute union entre les détenus contre les //. Et ce jour-là aussi ces rapaces ne manquèrent pas de faire leur apparition ayant à leur tête Anton, l'ancien de la chambrée, un « noir ». (Il avait tenu autrefois à Cologne une taverne malfamée.) Aujourd'hui ils tutoyaient les //, riaient aux éclats lorsque le gourdin tenu à deux mains s'abattait sur les fesses d'un détenu qui ne s'y attendait pas, se baissant à l'instant pour être examiné. Ils étaient toujours prêts à offrir leur aide pour relever à coups de pied un malheureux tombé à terre, à en ranimer un autre évanoui, en lui versant un seau d'eau sur la tête. Et déjà les bagages étaient ouverts. Déjà la meute des // se jetait dessus, empêchant les objets d'importance et daignant distribuer des menues bagatelles à sa suite. Alors eut lieu entre autres l'incident suivant. Devant la section des objets de valeur on demanda à un monsieur âgé où étaient les siennes et il répondit à Schmitt, l'« // -Hauptscharführer » qui était chef de cette section « qu'il n'en avait plus ».

Qu'il n'en avait plus ? S'il en avait possédé ?

Oui.

Qu'il les avait perdus à l'instant.

Comment ?

Un « Scharführer » lui avait arraché des mains son béret dans lequel se trouvaient une bague ciselée, une montre et une épingle de cravate en or. En même temps il l'avait frappé au visage avec tant de brutalité qu'il était tombé à terre. En se relevant il n'avait plus trouvé que le béret vidé. « Hauptscharführer » Schmitt était déjà un homme d'un certain âge et un bureaucrate. Ces scènes de bastonnades à l'arrivée de nouveaux convois n'étaient pas de son goût, non pas par humanité, mais il voulait travailler dans l'ordre et la tranquillité. A diverses occasions déjà il s'en était expliqué avec les « Blockführer ». Il en résulta des relations tendues entre lui et eux.

Cette fois-ci le vieux Monsieur ne put plus se maîtriser. Il se lève si brusquement que la chaise est renversée et il crie : « Ici a été commis un vol ! Qu'aucun des détenus ne quitte la pièce. On va fouiller. » Un détenu, le professeur Biermann, originaire du Luxembourg, qui aide aux travaux d'écritures, s'aperçoit que l'ancien de la chambrée, un « noir » passe rapidement quelque chose à l'un des « Blockführer » que celui-ci fait disparaître dans sa poche. Alors l'ancien du camp crie : « Allons, allons au garde à vous ! » et se met lui-même dans le rang. L'inspection, qui est faite par les « Block-

fürer», reste sans résultat. Mais un autre détenu, un coiffeur, par qui le commandant se faisait raser et qui possède à cause de cela une grande autorité au camp, chuchote à l'oreille de professeur Biermann et d'un ancien détenu : « C'est un coup monté entre Anton et le Blockführer. J'ai observé comme les deux se sont concertés. Et alors le Blockführer frappa et Anton empocha les bijoux. »

Et quelques instants plus tard ce coiffeur vient à passer de nouveau et précise : « Je n'ai pas manqué de dire à Anton : Tu aurais dû jeter la montre là derrière, dans ce coin, dans le foin au lieu d'en encombrer un // . Voilà, et maintenant Anton sait que j'ai vu qui a volé les bijoux. »

Nos cheveux se dressent sur la tête. Le joyeux coiffeur, si bon enfant, ne sait-il donc pas malgré son expérience de la vie de camp qu'il met en jeu sa vie ? Et non pas seulement la sienne, mais encore la nôtre, car l'air est chargé à l'extrême. Hauptscharführer Schmitt menace de faire un rapport au commandement et étant donné l'étroitesse de son intelligence il faut s'attendre à tout. La conséquence en serait, et nous le savons tous, que les témoins devront disparaître et cela la nuit même. Cela peut signifier la fin pour le professeur Biermann et le coiffeur. L'incident a gâté le plaisir des // qui en ont assez de distribuer des coups de trique. Les Français « N.N. » en tirent tout le profit. Les trois témoins quittent le « Block » à deux heures du matin, avec la conviction que durant cette nuit leur vie est en grand danger. Ils couchent dans la même salle. Aucun des trois ne peut dormir. Ils savent qu'à chaque instant quelqu'un peut se glisser près de leur lit et, armé d'un couteau, leur couper la gorge. Histoire de brigands ? — Demandez à d'anciens détenus combien de fois de telles choses arrivèrent. Tout simplement parfois parce qu'ils eurent la malchance de passer, en sortant pendant la nuit, devant le lit où couchait l'ancien de la chambrée dans les bras de son favori. Combien de fois aussi tout simplement, parce qu'on possédait encore un morceau de pain, caché sous l'oreiller.

Alors que pendant cette nuit des hommes et des prêtres de la Résistance française furent battus et dépouillés de leurs bijoux, d'autres prêtres français — et même des prêtres haut placés — bénissaient des batteries allemandes et des troupes de volontaires. Combien contradictoires sont la plupart des doctrines !

Le lendemain matin à l'appel nous vîmes les Français « N.N. » se mettre en rang. On disait qu'ils n'avaient ni dormi de la nuit, ni reçu la moindre nourriture. Toute la nuit les peintres auraient été là pour badigeonner leurs vêtements.

Et en effet ils avaient l'air de cages ambulantes. Car les vieux vêtements civils, mal coupés qu'ils portaient étaient ornés de larges rayures de couleur horizontales et verticales. Mais ce que nous pûmes voir à 10 heures nous frappa d'horreur.

Le camp était situé — comme il a déjà été dit — au bord d'un versant abrupt de 800 m de hauteur. Il était construit en terrasses,

réunies entre elles par des escaliers délabrés en pierre. Transporter au pas de course dans cet air déjà un peu raréfié de lourdes pierres du bas du versant vers la hauteur, sans avoir mangé une bouchée depuis deux jours, sous les coups impitoyables des //, et traqués par les chiens policiers, aucun homme n'y résisterait à la longue. Et c'était là le travail auquel étaient astreints sans répit les Français « N.N. » qu'on avait divisés en deux groupes. A droite l'un des groupes dégringolait la côte accompagné du jappement furieux des chiens, tandis qu'à gauche l'autre la remontait en trébuchant. Par douzaines ils étaient étendus au bord du chemin, couverts de leur sang et déjà sacrifiés. A considérer les traits tirés et le regard cave et hagard des autres, on pouvait s'apercevoir qu'ils étaient à bout de forces.

Lorsqu'à midi nous nous mîmes en marche pour l'appel, nous vîmes les conséquences de ces traitements. Tous les autres étaient étendus sur les escaliers, les versants, et les terrasses avec leurs habits déchirés par les chiens, leurs visages bouffis et bleuis à force de coups et tout souillés de sang. Des détenus étaient auprès d'eux, afin de les étendre dans les rangs pour l'appel et cela « en file et de flanc ». Car ils étaient inscrits au travail et aucun ne devait manquer.

Nous étions là à nous poser à nous-mêmes l'angoissante question : « Va-t-on donner la permission d'héberger ces malheureux à l'infirmerie ? Beaucoup pourraient encore être sauvés. Au lieu de cela le commandant nous annonça que ces canailles seraient rigoureusement isolées et que sous peine de châtimement grave il était défendu de leur parler. Pour le déjeuner, seuls ceux qui étaient capables de travailler, eurent le droit d'entrer dans les baraquements. Et de cette façon près de 150 Français « N.N. » restèrent étendus en plein soleil, sans soins, sans nourriture.

Il est presque incroyable de quelles réserves de forces l'être humain dispose. Lorsque, après avoir mangé notre soupe, nous revînmes sur le chantier pour reprendre le travail, la plus grande partie des malades avaient retrouvé assez de force pour se traîner. Alors les plus valides durent prendre sur leurs épaules leurs camarades incapables de se mouvoir et sortir ainsi pour aller travailler à la carrière.

La défaite, la présence au camp d'importants convois de trafiquants du marché noir et de criminels de droit commun venus de France et surtout la propagande nazie avaient fait admettre l'usage de l'expression « la race dégénérée ». Mais en notre présence fut donnée pour la première fois la démonstration grandiose du contraire. Car la tenue de ces Français, la manière dont ils serraient les dents, le courage avec lequel ils se chargèrent de travaux impossibles à exécuter, la discipline avec laquelle ils sortaient par le portail, tous en rang, le corps redressé, le visage décomposé, d'une pâleur mortelle, enflé et ensanglanté, mais tenant droit la tête dans un effort farouche, émurent même le plus endurci des internés qui ne pouvait cacher son admiration.

Et alors vint le jour tant appréhendé où le « capo » (un « vert » naturellement) sur l'ordre exprès des // travailla dans la carrière et, où, midi et soir, quelques cadavres étaient portés au camp. Il était sévèrement interdit d'entrer en relations avec les nouveaux venus ou de leur donner les soins médicaux nécessaires. Et ainsi, malgré les soins qui leur furent prodigués en cachette, leur corps émaciés se couvrirent d'œdèmes, d'abcès, qui rongeaient la chair et répandaient une odeur répugnante. Sous le soleil ardent les mouches pondaient leurs œufs dans cette chair pourrie où les vers pullulaient. Et journellement ceux qui pouvaient encore marcher furent obligés de traîner leurs camarades du « Block » à l'appel, de l'appel, au chantier de travail, de là à l'appel, et de l'appel au « Block ». Et la rangée de malheureux, étendus à terre complètement anéantis sous l'ardeur de la canicule, ou aussi sous les orages torrentiels qui très souvent s'abattaient sur la région, allait s'augmentant.

Derrière le magasin d'habillement une grande partie des rochers de granit devait être enlevée. Un groupe des détenus « N.N. » fut chargé de ce travail. On les mit sous les ordres d'un des « Blockführer » les plus craints du camp, le « Scharführer » Fuchs qui se vantait d'avoir abattu, du haut de la tour, un nombre record de détenus. Il confiait naïvement aux prisonniers qu'il était un chasseur passionné et qu'il avait rarement manqué un lièvre. Qu'il avait au fond bon cœur et qu'il ne ferait de mal à aucun d'entre eux, mais qu'il fallait traiter les salauds comme des salauds, et qu'il ne connaissait que son devoir. Comme chef d'équipe on avait choisi un criminel condamné aux travaux forcés à perpétuité, un homme qui avait commis plusieurs assassinats et des attentats contre les bonnes mœurs et qui pour cette raison avait été stérilisé sur l'ordre des Nazis. Contre une double ration de pain il se chargeait des affaires des // . Nous pûmes l'observer le premier jour déjà par la fenêtre de derrière le magasin d'habillement. Jupp Duschaneck, un ancien député communiste tchèque et quelques autres furent témoins de l'incident suivant. Se servant du lourd manche d'une pioche, le criminel pressait les hommes au travail et cela en frappant de toutes ses forces sur les dos, la poitrine et la tête des malheureux. Beaucoup s'effondraient. Ils furent trainés à l'écart et restaient étendus dans les flaques d'eau sous le soleil comme sous la pluie. Pour augmenter leurs tortures, ce monstre posait une grosse pierre sous leurs épaules, si bien que leur tête pendait en arrière dans le vide. Souvent il sautait et dansait sur leur ventre et leur poitrine et épiait fixement les traits de leur visage. Ainsi il jouissait de leur agonie.

Malgré tout cela les Français tinrent bon. Quinze jours déjà venaient de s'écouler, et vingt à peine avaient « crevé », selon l'expression brutale que l'on employait au camp. Ceci en grande partie aussi, parce qu'en dépit de toutes les défenses et malgré le mouchardage constant de détenus criminels, nous avions trouvé le

moyen de leur passer de la nourriture, des vêtements, des médicaments et même de quoi fumer. Le « capo » du magasin d'habillement s'enquiert un jour auprès du « Rottenführer » Simon, ce qui devait être fait avec les affaires des détenus « N.N. » décédés. On lui fit la réponse suivante : « Dans un mois nous serons en mesure d'envoyer en une fois les affaires de tous à la Gestapo de Paris. »

Afin d'accélérer la « liquidation », un nouveau plan fut machiné dont le mérite revient en grande partie au « Scharführer » Fuchs — au moins d'après ce que nous pûmes en savoir. Les travaux effectués près du magasin d'habillement se faisaient non loin de la seconde palissade, à environ cent mètres d'une tour. Ici on ouvrit la palissade et un groupe de sentinelles d'environ dix hommes fut placé en carré autour d'une baie de cent mètres, au pied d'un rocher faisant saillie. C'est sur cette hauteur qu'il fallait pousser les brouettes remplies de déblais dont le contenu devait être basculé dans le ravin. Mais nous savions, instruits par une longue expérience, qu'il s'agissait de pousser les détenus au bas du versant de telle sorte qu'ils tombaient dans le cordon des sentinelles, qui les abattaient « en fuite ». Le premier que l'on choisit était un homme d'une cinquantaine d'années, qui était étendu sans connaissance non loin du chantier. Le criminel jeta deux seaux d'eau sur lui pour le ranimer. On put le relever à coups de pied. Éternellement l'image de ce mourant torturé, qui ne voulait pas mourir restera vivante pour ceux qui ont vu ce malheureux s'avancer à tâtons, les yeux grands ouverts et déjà vitreux, l'une de ses mains sur le cœur et étendant devant lui l'autre toute crispée. Comment il saisit — et on l'aurait cru impossible — la brouette qui lui fut présentée et comment il atteignit, sous les coups et les cris, le bord du ravin. Et alors ce qui devait arriver arriva, et nous en fûmes les spectateurs impuissants. Le criminel se mit derrière lui, lui administra un coup de pied dans le dos et le malheureux disparut à nos yeux ; derrière la colline quelques coups de fusil mitrailleur retentirent. Alors apparut Fuchs, hurlant, gigotant des bras, courant de droite à gauche en criant : « Que l'on tourne le dos un moment seulement et voilà déjà ces individus qui se mettent à tirer ! — Pourquoi aussi cet homme s'est-il enfui ? Sans aucune chance de s'échapper ; Voilà une sale affaire pour moi. » Et il courut chez le commandant, pour faire son rapport. Des commissions d'enquête vinrent sur place, on entreprit un mesurage, on prit des photographies et des procès-verbaux furent rédigés. Le cadavre fut porté au baraquement et disséqué selon les règles. Et tout le bloc des « N.N. » privé de nourriture pendant une journée entière en punition de la tentative de fuite de l'un d'eux. Le plan avait réussi. A partir de ce moment il y eut deux ou trois tentatives de fuites par jour. Non pas sans fautes techniques : car les Français avaient saisi de quoi il en retournait et se défendaient de leur mieux. Je me souviens surtout — ainsi que le professeur Biermann — du cas d'un jeune d'environ dix-huit ans. Il s'accrochait aux jambes du « vert » et criait. Il y eut une lutte et pour finir, le « petit » disparut

et les coups de feu retentirent. Mais tandis que Fuchs courait chez l'Adjudant (car le commandant ne prenait déjà plus la peine de se déranger) et que les porteurs arrivaient avec une civière, nous vîmes tout à coup au bord du ravin un bras se cramponnant convulsivement au rocher, puis une tête. Le petit n'était que blessé et remonta la pente en rampant. Pourquoi la sentinelle n'avait-elle pas tiré une seconde fois, je n'en sais rien. En tous les cas les infirmiers "étendirent sur la civière et l'emmenèrent au poste d'infirmieris. Il fut le premier des Français « N.N. » à être soigné au camp. Il avait eu de la chance ; une blessure sans gravité dans la chair près de l'omoplate, une éraflure à l'avant-bras. Au bout de huit jours il fut guéri, et reprit son travail. Naturellement notre plus grande sympathie alla vers le « petit » et nous laissâmes tomber maint morceau dans sa brouette quand il passait. C'est au professeur Biermann qu'en revient le plus grand mérite. Nous vîmes avec satisfaction que ses compatriotes l'aidaient quand ils le pouvaient. Ils s'arrangeaient toujours pour que sur le versant abrupt qu'ils devaient remonter en poussant leurs brouettes, il y eût quand il passait à son tour, un camarade en attente qui s'attelait devant sa brouette. Malgré cela une angoisse pesait sur nous quand nous pensions à lui, et rien qu'à cause de lui déjà nous souhaitions voir toucher ce travail à sa fin. Comme nous fûmes contents lorsque les mille ouvriers de la carrière arrivèrent ce jour-là à quatre heures déjà pour aider les Français.

Mais nous nous étions trompés dans nos pronostics. Les nouveaux venus ne firent que des travaux d'aplanissement devant le baraquement. Les deux « Scharführer » de la carrière, Büttner et Witzig, ne s'occupaient exclusivement que des Français. Ils avaient trouvé quelque part de l'alcool et de temps à autre ils tiraient de leur poche la bouteille à moitié vide et en buvaient un bon coup. Puis ils choisirent de solides manches. L'un d'eux se mit sur le haut du tas de décombres, où il fallait décharger ce jour-là, l'autre se posta au pied du monceau, là où les Français étaient obligés de prendre le tournant, sur un étroit sentier entre une pente raide et la baraque, pour revenir au chantier. Et alors tout en criant, les deux « Scharführer » tapaient sans pitié sur les malheureux et les forçaient à une allure incroyable. Pour se soustraire à ces coups, la plupart renoncèrent à emprunter la planche qui se trouvait sur l'un des côtés et préférèrent sauter avec la brouette les deux ou trois mètres du haut de la pente. L'un ou l'autre trébucha et fut rejoint par le « Scharführer ». Mais dans l'ensemble l'histoire s'acheva à meilleur compte qu'on ne pouvait l'espérer.

Tout à coup, des cris atroces et nous vîmes le « petit » essayant d'échapper avec sa brouette au « Scharführer » dont le manche redoutable s'abattait à coups durs sur lui. Toujours à nouveau la brouette se cognait sur l'étroit sentier contre le mur de la baraque lui bouchant ainsi le passage. Alors un coup formidable atteignit le « petit » à la tête. Il s'effondra sans pousser un cri et roula au bas du

versant abrupt haut de dix mètres. Ses camarades qui le crurent mort le portèrent au camp. Mais ce n'était pas encore à son tour de mourir.

Je ne voudrais omettre de faire connaître de plus près à mes lecteurs le « Schutzhaftlagerführer » Seuss, personnage mal famé, qui a joué un rôle à la fois important et néfaste au Struthof.

Il était celui qui nous terrorisait de la manière la plus directe. C'était lui qui voulut d'abord anéantir tous les Polonais, Allemands et Russes. Lorsque vinrent plus tard les premiers détenus norvégiens, surnommés « nuit et brouillard », il donna à ses troupes de // l'ordre de faire disparaître ces « criminels de Norvège » et ensuite : « Liquidez le plus grand nombre possible de ces criminels français » —, lorsque les premiers détenus français arrivèrent au camp. Il tenta la même chose lorsqu'apparurent les premiers Italiens.

Ce Seuss assistait avec Nitsch, qui était son bras droit, à chaque exécution ; ils étaient presque toujours soûls et n'arrivaient plus à avaler seuls tout l'alcool octroyé en l'honneur des exécutions. Ils durent aller à la recherche d'autres complices comme l'« // Obersturmführer » Meier Emil, les « // Unterscharführer » Ehrmantraut et Fuchs et, quand il était de retour de ces commandos extérieurs, l'assassin N° 2, un frère de Seuss, l'« // Hauptscharführer » Joseph Seuss.

Titubant d'ivresse Seuss et ses acolytes se rendaient aux exécutions, saisisaient les malheureuses victimes et se permettaient les plus ordurières plaisanteries avec ces pauvres êtres dignes de pitié.

Tout homme normal considérera comme incroyable la scène que je vais décrire et cela d'autant plus que même des //, qui à l'ordinaire n'éprouvaient pas de scrupule, en ont parlé avec réprobation. Mais nous avons vu ces choses de nos propres yeux, nous les avons entendues de nos propres oreilles, et je me porte garant de leur véracité et avec moi les milliers de camarades de toute nationalité qui se trouvaient alors au Struthof.

Les exécutions faites sur l'ordre du « Reichssicherheits-Hauptamtes » à Berlin, avaient très souvent lieu le soir après l'appel. Ce soir-là aussi les deux bourreaux en chef Seuss et Nitsch s'amènèrent devant la baraque servant de bureau, avec six détenus polonais dont deux enfants d'à peu près 14 ans, et le reste guère plus âgé que de vingt. Tous les détenus qui étaient de service dans la baraque sûrent immédiatement de quoi il s'agissait, seules les victimes ne le savaient pas. Seuss et Nitsch étaient complètement ivres et presque incapables de marcher. Bégayant à moitié, à grands cris et force gestes ils nous firent comprendre que nous devions nous occuper de ces six hommes, les entretenir jusqu'à ce que le sixième ait été cherché, afin qu'aucun ne s'aperçoive qu'il allait à la mort. Alors ils montèrent péniblement l'escalier, tandis que nous nous regardions d'un air atterré. Aussitôt nous mîmes en commun notre maigre repas du soir et donnâmes à

manger aux malheureux. Plusieurs coururent à leurs baraques et y ramassèrent ce qu'ils purent trouver. Nos camarades qui allaient mourir auraient au moins durant les derniers instants de leur vie la sensation d'être rassasiés : c'était tout ce que nous pouvions faire pour eux. Après une demi-heure environ le premier fut cherché, par Fuchs lui-même.

« Viens — tu vas être libéré », c'est ainsi qu'il le conduisit par le portail, son bras dans celui du détenu. A peine eut-il dépassé le bureau du « Blockführer » en dehors du camp, qu'il l'abattit d'un coup de revolver. Nous perçûmes la sourde détonation et pour un moment notre cœur cessa de battre.

Il en fut fait de même à tour de rôle pour tous les six. Et l'assassin Fuchs se chargea de tout, sous la surveillance des assassins en chef Seuss et Nitsch.

En une heure ces six vies humaines furent anéanties, en une heure, qui restera dans notre souvenir comme la plus épouvantable que nous ayons vécue.

Ce Seuss éprouvait aussi le plus grand plaisir à nous démontrer par toutes sortes de tracasseries, surtout au départ et au retour des brigades de travail, que notre vie était sans valeur. A grands cris il tapait dans les colonnes qui défilaient et trouvait pour cela une aide précieuse en Ehrmantraut, Fuchs etc.

Nous venions de rentrer au camp à midi et étions presque tous rassemblés pour l'appel, lorsqu'arriva encore la colonne des « travailleurs de la mine », s'élevant à 200 hommes, presque tous des Français. Il n'avait aucune critique à leur faire et tout semblait aller au mieux. Mais tout à coup il aperçut un détenu qui boitait et qui, pour comble de malheur, ne marchait pas au pas. Comme un fou il se précipita sur lui et le frappa brutalement.

« Veux-tu marcher au pas, sale créature ?

L'homme était incapable de faire ce qu'on lui commandait, car il était malade, c'était visible pour chacun et par-dessus le marché il ne comprenait pas la langue. Alors la fureur de Seuss ne connut plus de bornes. Du portail jusqu'à la place où se faisait l'appel il administra au détenu des coups de pied dans le dos et aux tibias et l'invectiva de la manière la plus basse.

Et ce détenu français continuait d'avancer courageusement, serrant les dents et supportant ces coups douloureux avec la certitude que le jour de la revanche se lèvera, ce jour où il sera vengé avec beaucoup d'autres. C'était là une maîtrise de soi, comme l'être humain ne pouvait l'acquérir qu'au « KZ », où toute réplique était interdite, où chaque minute la vie était en jeu, où un geste de la main suffisait pour faire assassiner un détenu. Et, de reconnaître le peu de valeur de la vie humaine, cela rendait l'individu dur et intérieurement indifférent vis-à-vis de la mort. Voilà ce qui explique

pourquoi le monstrueux régime de terreur des // se brisait parfois à la tenue inflexible des détenus.

Pour en donner un exemple, je vais relater un incident qui eut lieu dans un autre camp.

Un traître avait été exécuté par ses propres camarades ; il n'était pas tout à fait mort, mais il ne manquait pas beaucoup pour cela. Mais ce qui manquait complètement, c'était une trace quelconque des auteurs.

La responsabilité en retomba sur tout le camp. Les détenus furent soumis à d'horribles bastonnades, se virent privés de nourriture, durent se tenir immobiles des nuits entières, se rendre au travail le lendemain sans avoir ni mangé ni dormi, et subir le soir à nouveau des châtiments corporels. Des mouchards furent introduits dans le camp, le commandant promit cinq paquets de tabac à celui qui donnerait des indications sur les auteurs. Rien, aucun résultat : il leur fut impossible de soustraire aux détenus le moindre détail. Au bout de quinze jours le traître mourut, sans avoir repris connaissance, et quinze jours après on mit fin aux investigations. Sans avoir atteint aucun résultat, et c'était là notre triomphe.

Plus de quatre mille hommes formèrent un bloc compact, protégeant ainsi leurs camarades et ceci contre les menaces des //, malgré le péril et les tortures, malgré la faim et la fatigue.

Le « capo » de l'infirmerie, « un rouge », nommé Fritz Pröll, qui était de fonction à ce moment-là, n'était pas resté inactif. Tout d'abord nous avions discuté avec lui des moyens de faire disparaître le « capo vert ». Nous pensâmes à nous servir de poison, ensuite de sel de Karlsbad mélangé à la nourriture, ce qui l'obligerait à demander un remède contre la diarrhée. Il recevrait alors au lieu du remède demandé, un poison ou une injection qui mettrait fin à ses jours. Le plan échoua. Mais un autre moyen atteignit son but. Pröll jeta hors de l'infirmerie tous les « verts », et cela ostentativement, avec les remarques qui convenaient, et refusa de soigner les autres. Quelques jours plus tard les « verts » avaient eux-même fait disparaître leur collègue.

Pröll a rendu un autre service d'importance aux Français « N. N. ». Il sut persuader le médecin du camp du danger que signifiaient les Français « N. N. » malades pour le camp, ainsi que pour les //, parce qu'ils représentaient un foyer de contagion. Il obtint qu'un rapport fut fait à Berlin, rapport auquel on fit la réponse suivante : la défense d'hospitalisation devait être maintenue, mais les malades seraient désormais soignés au « Block ». Cependant ils devaient comme auparavant être présents à l'appel. Aussi furent-ils entraînés trois fois par jour du « Block » à la place de rassemblement, où ils devaient être comptés en rang. Plus tard on organisa en Allemagne un nouveau « commando extérieur » dont firent partie presque tous les Français « N. N. ».

La bastonnade était un des moyens de correction infligés au camp et je voudrais par les lignes suivantes en décrire l'ignominie.

Un jeune Russe de vingt ans prit la décision de vivre en liberté. Dans ce but il accomplit une action qui restera probablement unique dans les annales du camp. Pendant la nuit, quelques heures après le départ du dernier //, il s'approcha à proximité du barbelé à haute tension.

Une perche, enfouie dans le sol depuis quelque temps, lui permit, au moment propice, de s'élaner en un saut élégant par-dessus le barbelé haut de trois mètres. Avant que la sentinelle de la tour n'ait pu se rendre compte de ce qui se passait, le détenu avait glissé le long du talus, qui se trouvait de l'autre côté de l'enceinte barbelée, et tous les coups de fusil portaient dans le vide. Dans la même nuit les cloches du camp sonnèrent l'alarme. Les équipes de détenus de toutes les baraques durent au plus vite se rassembler sur la place où l'on procéda à un « appel de nuit ». Lorsqu'il fut terminé, tous les // du camp furent envoyés à la recherche du détenu. Avec l'aide de leurs chiens ils réussirent à le capturer. C'est alors que, ramené au camp, sa tragédie commença.

Nous étions encore alignés en rang sur la place, lorsque nous vîmes comment le fugitif fut poussé par le portail à coups de pied et de cravache. Pour commencer on l'obligea à décrire le chemin et les moyens qu'il avait pris pour fuir. Le commandant ne voulait en croire à ses oreilles qu'un homme affaibli par le travail et détenu si longtemps déjà, fut capable encore d'un exploit sportif pareil. Sur l'ordre du commandant il dut le refaire. On lui promit de l'exempter de tout châtement, s'il réussissait encore une fois à sauter par-dessus l'enceinte. Et il y réussit. Mais selon son habitude, le commandant ne tint pas parole. Sous une grêle de coups le malheureux fut obligé de porter de la baraque servant aux arrêts jusqu'à la terrasse supérieure le tréteau préparé pour les bastonnades. Après l'avoir complètement deshabillé, on l'étendit sur ce tréteau et on le ligota des pieds et des mains. Deux //, choisis parmi les plus robustes, se mirent sur l'ordre du commandant à droite et à gauche du détenu. Pour augmenter la douleur de ces coups on avait entouré certaines parties des nerfs de boeuf de matière isolante. Alors on jeta quelques couvertures sur sa tête, et les coups tombèrent drus comme grêle sur les fesses du malheureux enchaîné. Les projecteurs déversant leurs faisceaux de lumière sur ce spectacle complétèrent le caractère brutal de cette tragédie. Nous autres spectateurs nous comptons en secret le nombre de coups qu'on administrait au fugitif. Beaucoup resteront incrédules lorsqu'ils liront que c'est seulement après le cent-soixante-quinzième coup que retentit le « Halt » tant attendu, du commandant. C'est la bastonnade la plus longue à laquelle j'aie assisté pendant mes sept ans et demi de détention. Les cris de souffrance du supplicié s'éteignirent après le trentième coup pour faire place à un horrible râle et quelques secondes plus tard la victime était

étendue comme morte sur le tréteau. Bien que le Russe eût perdu connaissance, que le sang coulait à flots sur le haut de ses cuisses, et que nous, qui étions spectateurs, sentions notre cœur s'arrêter, le commandant jugea nécessaire de continuer la bastonnade. Après le cent-soixante-quinzième coup les « apôtres de la civilisation » et avec eux leurs instincts sadiques se trouvèrent assouvis. Le fugitif restait évanoui sur le tréteau tant redouté lorsqu'on ouvrit ses chaînes. Mais à quoi servait donc le médecin qui avait assisté à l'exécution de ce châtement ? Le moment était venu pour lui d'entrer en fonction. Brutalement on arracha le malheureux évanoui de son tréteau et on le fit rouler au bas de l'escalier haut de 18 degrés qui reliait la première place de rassemblement à la seconde. Mais comme ce « remède » ne fit pas revenir à lui le supplicié, un des //, à peine âgé de dix-neuf ans, saisit un baquet d'une contenance de cinquante litres, l'emplit d'eau et avec l'aide d'un autre // ils en déversèrent le contenu sur la victime étendue à terre. Ceci n'eût pas été le plus grave, car nous avions pris l'habitude des cures d'eau. Mais pour en finir ils frappèrent de toutes leurs forces le seau contre la tête du Russe. Ce dernier coup horrible tira le supplicié de son évanouissement, et on nous permit de le porter à l'infirmerie. Les détenus qui y étaient de service purent le sauver et au bout de quelques semaines il put reprendre son travail, à peu près rétabli. Nous dûmes assister presque à la même époque au spectacle d'une bastonnade à laquelle succomba un détenu alsacien.

Un jour lorsque les « commandos » étaient prêts à rentrer au camp, le chef d'un commando peu important s'aperçut qu'un détenu manquait. Mais personne ne put déterminer qui était le manquant. Après que tous les « commandos » eurent rapidement réintégré le camp, on apporta les fichiers où étaient inscrits tous les détenus et on fit l'appel nom par nom. C'est ainsi qu'on découvrit que celui qui manquait était un détenu alsacien. Comme de tels incidents se répétaient souvent, j'ai oublié le nom de l'alsacien en question. Nous l'appellerons Georges.

Comme il apparut plus tard, il s'était faulfilé déguisé en ramoneur entre les cordons de sentinelles. Jusqu'à la tombée de la nuit il s'était caché dans la forêt toute proche et lorsque l'obscurité fut complète il prit la route qui devait le conduire à Strasbourg. Mais il dégringola d'un talus et se cassa la cheville. Ne pouvant plus marcher, il resta étendu au bord de la route où pendant la même nuit les chiens le dépistèrent. Ayant derrière lui des // qui le frappaient à coups de gourdin, harcelé par les aboiements et les morsures des chiens, le malheureux dut faire à pied, malgré sa jambe qui le faisait cruellement souffrir, le trajet jusqu'au camp. Pendant ce temps d'autres détenus avaient déjà, sur l'ordre du commandant, mis en place le « tréteau » dont il a déjà été question, et tout préparé pour le châtement. En pénétrant dans le camp Georges s'effondra, assommé par un coup violent que lui porta « //Obersturmf.

führer » Maier, qui brisa la crosse de son fusil sur la tête de Georges. Mais la « cure d'eau » bien connue lui fit reprendre ses sens et roulant sur le sol, piétiné sous des bottes innombrables, il parcourut le trajet du portail jusqu'au lieu du châtimement. Malgré la gravité de ses blessures, il fut hissé à grande peine sur le tréteau et ligoté. Nous vîmes tous sa jambe fortement enflée sur laquelle on serra les lanières. De ma vie je n'ai entendu un être humain crier comme Georges. Mais il fut épargné au malheureux de sentir la douleur des coups, car immédiatement après les premiers coups il perdit connaissance et ne revint à lui qu'en tombant du haut de l'escalier dont il était déjà question.

Alors s'avancèrent deux // avec une civière sur laquelle on étendit Georges. Nous espérions tous que lui aussi serait porté à l'infirmerie. Il y fut bel et bien porté. Mais en ce temps-là les baraquements de l'infirmerie renfermaient la morgue et c'est dans celle-ci qu'on amena Georges. Quelques détenus faisant office d'infirmiers l'y accompagnèrent ; à grands cris les // firent basculer la civière, si bien que Georges tomba à même des dalles. Quelques cadavres se trouvaient justement à la morgue, dont émanait déjà une odeur putride de décomposition. Les // étendirent Georges à côté de ces cadavres, après quoi ils disparurent dans leurs locaux. Après quelques instants le commandant arriva à l'infirmerie pour se rendre compte de l'état lamentable dans lequel se trouvait le fugitif. Avec cynisme il exprima sa satisfaction et donna l'ordre de ne prêter aucune assistance à Georges, de le laisser étendu jusqu'à ce qu'il soit « crevé ».

Quel sentiment d'horreur dut alors éprouver ce pauvre être, supplicié comme il l'était. Et ce n'est certes pas un fait fréquent dans l'histoire que l'on condamne des hommes à attendre la mort à côté de cadavres en putréfaction. Lorsque les // et le commandant eurent quitté le camp, le « capo » de l'infirmerie se rendit de nouveau avec quelques infirmiers à la morgue pour essayer d'alléger quelque peu les souffrances de l'estropié. On le coucha sur une paille et on le recouvrit d'une autre. Mais chacun se rendit compte que les soins médicaux seraient inutiles, et tout en l'encourageant de bonnes paroles ses camarades reçurent son dernier soupir. Les dernières paroles furent pour sa sœur à Strasbourg, chez laquelle il avait voulu se rendre après son évasion. Cette nuit se termina par un lâche assassinat. La liste des crimes innombrables commis par les « // », s'augmentait d'un cas.

Pour compléter les actes ignobles commis par le « //Scharführer » Fuchs, dont j'ai parlé déjà, je veux raconter d'autres détails sur son compte. Comme le nombre de Français internés dans le camp était monté à quelques milliers, il fallut que l'administration du camp trouva d'autres moyens pour le faire baisser à un minimum. Le « Scharführer » Fuchs en fut chargé, comme il le raconta plus tard. On trouva tout à coup que la route qui menait du camp au fond de

la vallée en formant une grande courbe était trop étroite. Voilà pourquoi le commandant donna l'ordre un beau jour d'élargir la route, et d'employer à ce travail des Français « N.N ». Et le sort que beaucoup déjà avaient subi, allait se répéter.

Un petit « capo » fainéant devint l'assistant du « Scharführer » et essaya d'augmenter encore les atrocités de son chef. Cette fois-ci aussi on installa le long de l'étroite route une rangée de sentinelles. Tous les travaux, les détenus devaient les faire au galop. Dans aucun « commando » les coups furent aussi fréquents, ni aussi violents. Pour cela le « capo » qui était un « noir », avait à sa disposition le manche brisé d'une pioche, et en frappait sans cesse les Français qui travaillaient trop lentement à son gré. Les détenus, qui par quelque détail extérieur se distinguaient des autres, soit parce qu'ils portaient des lunettes, soit parce que leur visage semblait plus intelligent, il les persécuta particulièrement.

Un petit geste à l'adresse de son subordonné suffisait pour que celui-ci suive pas à pas sa victime.

On traquait la victime à coups drus et incessants. Pour se soustraire à ce châtimement douloureux, le détenu courait de tous côtés d'un bout à l'autre du chantier. A la fin le « Scharführer » prenait part lui aussi à cette chasse, et par des manœuvres habiles ils forçaient celui qui voulait se garer à passer entre les cordons de sentinelles. Il arrivait parfois que le malheureux se rendit compte tout de suite du danger qui le guettait : cependant la plupart du temps il était déjà trop tard. Des coups de fusils retentissaient et de nouveau un Français « en fuite » avait été abattu. Ce « jeu » se répétait plusieurs fois par jour. Je me souviens d'une matinée où furent tués de cette façon six détenus.

A la même époque un convoi de détenus du Struthof devait être transféré au camp de Buchenwald. On dressa une longue liste d'à peu près mille détenus qui fut présentée au commandant. Lorsque celui-ci y eut apposé sa signature, les détenus faisant partie de l'administration du camp prirent la résolution suivante. Un détenu complètement inconnu fut rayé de la liste au dernier moment et le « capo » connu pour sa bestialité y fut inscrit. Le convoi partit le jour même et avec lui le « capo » que tous haïssaient férocelement. Quelques semaines après, nous apprîmes par des détenus de Buchenwald les détails suivants : lorsque le train avec son convoi de mille détenus sortit de la gare de Rothau, ceux qui se trouvaient dans le même wagon que notre « noir » se précipitèrent sur lui et il était mort lorsque le train atteignit le camp de Buchenwald. Il arrivait qu'un « capo » pareil, lorsqu'il était transféré d'un camp à un autre, redevenait « capo ». C'est ceci qu'avaient craint les autres détenus et pour échapper au sort des Français, ils l'assassinèrent avant leur arrivée à Buchenwald.

Ces sentences exécutées entre détenus ont toujours été empreintes d'un grand esprit de justice dans tous les camps, et tout le monde

les approuvait. Lorsque le « Schutzhaftlagerführer » en chef se fut aperçu de l'absence du « capo », il fit une scène violente et tous les détenus travaillant dans le bureau furent relevés de leurs fonctions et longtemps ils durent traîner de lourdes pierres dans la carrière. Mais chacun exécutait volontiers cette corvée, convaincu qu'un jour ou l'autre « Kuhl » — c'était le nom du « capo » — l'aurait assassiné lui aussi.

Un cas, où la brutalité des « apôtres de la civilisation » perce avec le plus de violence est le suivant. Un Russe qui était aux arrêts depuis six semaines déjà, devait, après avoir purgé cette peine, être pendu pour un délit quelconque. Durant ces six semaines de prison, que d'autres détenus partagèrent avec lui, ils ne reçurent qu'une maigre soupe à l'eau tous les quatre jours, et pour le reste du temps 250 gr. de pain rassis par jour. Lorsque ce Russe complètement amaigri d'avoir enduré la faim pendant de si longs jours, eut porté son gibet, le « Lagerführer » Zeuss s'approcha de lui et lui donna un coup de pied sur les parties génitales. Le Russe ainsi frappé perdit connaissance pour quelques instants. Pour quelques instants seulement, car « la cure d'eau froide » bien connue, lui fit tout de suite reprendre ses sens.

Au-dessous du gibet on plaçait à chaque exécution une caisse dont le mécanisme jouait à peu près de la façon suivante. Le condamné devait monter sur la caisse, dont la partie supérieure était composée de deux pièces, alors on lui mettait la corde autour du cou et on l'attachait au gibet. Puis un des // faisait jouer avec son pied un ressort, et les deux couvercles tombaient à l'intérieur. La procédure était terminée. Ce jour-là lorsque la victime eut repris connaissance, elle monta sur la caisse et se laissa docilement poser la corde autour du cou. Mais avant que celle-ci ne fut attachée au gibet, le « Hauptscharführer » Zeuss posa son pied sur le ressort, si bien que le détenu tomba dans la caisse, entraînant la corde. Les // partirent d'un grand éclat de rire, car pour eux c'était certainement une plaisanterie unique. Quels sentiments durent être ceux du pauvre délinquant ? Voilà ce que chacun pourra certainement s'imaginer. Se croire délivré de ses tortures, et être obligé de constater le contraire, voilà la chose la plus horrible.

A grands cris — car ceux-ci ne manquaient jamais — le détenu déjà une fois pendu, fut poussé sur la caisse et enfin on fixa la corde. Après quelques minutes nous vîmes pendre au bout du gibet le corps du malheureux que le vent agitait. Nous fûmes obligés de demeurer une demi-heure sur place pour contempler le pendu. Et ceci tout en chantant des chansons où revenait l'expression : « mon cœur bondit de joie ». Comme la plupart des détenus russes avaient des dents en or, on les leur arrachait alors qu'ils étaient encore au gibet. Ce qui advint de cet or et où il passa, point n'est besoin de commentaires.

Cependant à l'intérieur du camp, malgré toute la brutalité qui y régnait, on n'était pas encore installé pour des « pendaisons collec-

tives ». Et le jour arriva, où le commandant s'y vit contraint. La Gestapo amena dans une élégante voiture 12 hommes enchaînés. Mais comme nous pûmes constater par la suite il ne s'agissait pas d'hommes, mais d'enfants russes de 15 à 16 ans. Leur envoi au camp était motivé par le fait suivant : tous les douze furent obligés de travailler dans une usine près de Mannheim et pour « saboter » la production de guerre, ils jetèrent des pierres dans les machines. Un autre ouvrier les dénonça. Ils furent arrêtés, questionnés, battus et enfin amenés au Struthof pour être liquidés. La chose pressait — la Gestapo voulait repartir sur le champ et voulait être présente au moment de l'exécution. Alors on fixa au plafond du crématoire qui était en construction quatre crochets, sous lesquels on plaça deux tréteaux (comme ceux que l'on emploie pour scier le bois) recouverts d'une planche. Tous les détenus du camp durent se rassembler et constater de leurs propres yeux comment on traite les saboteurs en Allemagne. Toujours à quatre, ces enfants durent monter sur les tréteaux où on leur mettait la corde autour du cou et alors un // renversait l'un des tréteaux et un spectacle s'offrait aux assistants qu'il est impossible de décrire. Il se répéta trois fois. Trois fois quatre jeunes gens étaient suspendus aux crochets, assassinés, s'étant sacrifiés pour leur patrie. Après toutes ces exécutions les // qui y avaient pris part se rendaient à la cantine, où chacun recevait pour le « travail » accompli ½ litre de « schnaps ».

Il faut mentionner aussi les agissements des membres de la Gestapo à l'intérieur du camp. La Gestapo portait le beau titre vide de sens : « Section politique ». Ce qui se cache derrière ces mots insignifiants, chaque détenu peut en juger. Dans une baraque située à proximité du camp, se trouvaient les locaux, où « travaillaient » ces messieurs. Habillés de leurs uniformes ils étaient installés pleins de morgue derrière leurs bureaux et les détenus les craignaient beaucoup : car cela ne signifiait rien de bon, que d'être appelés devant eux.

Le chef de cette section était un certain « //-Sturmscharführer » Wochner. Ses subalternes s'appelaient « //Scharführer » Hoos et Melzer. C'est dans ces locaux que les détenus qui refusaient de parler, étaient tout simplement couchés en travers des chaises et frappés avec les « nerfs de bœuf » bien connus, jusqu'à ce qu'ils fassent les dépositions voulues. Souvent, en passant près de cette baraque nous entendions les cris des suppliciés. Ici aussi, les nouveaux venus devaient, un jour après leur arrivée, faire les dépositions. A cet effet ils devaient se ranger dans un long corridor devant les portes de la « Section politique ». Comme il était très étroit on ne pouvait s'aligner qu'en une seule rangée. Une de ces portes conduisait dans le « sanctuaire » de l'//-Hauptscharführer Jung Hans, qui avait lui aussi une belle renommée. Ce Jung avait déjà derrière lui une carrière très variée à l'intérieur même du camp. Il arriva au camp du Struthof en 1942 comme « Stabsscharführer », c'est-à-dire qu'il était le chef hiérarchique de la garde des //, devint par la suite

«fonctionnaire de l'état civil», et il travailla en dernier à la «Section politique». Un fait reste certain: c'est que «Herr Jung» fourrait son nez — sans qu'on le lui demande — dans toute affaire touchant un détenu. En sa qualité de «francophobe» bien connu, il profitait de chaque occasion pour faire montre de sa brutalité à leur égard. Ainsi, il ne traversait jamais le corridor dont j'ai parlé sans distribuer aux détenus force coups de pied et force gifles, tout en leur lançant mille injures. Il y a quelques temps, j'ai constaté sa présence dans un camp de prisonniers de guerre, et comme il fallait s'y attendre il nie toutes les mesures disciplinaires qu'on lui reproche. Peu de temps après je rencontrai un ancien détenu, ayant passé par de nombreux camps de concentration, celui-là même qui s'enfuit avec moi le 22 novembre 1944. Je lui racontai ma rencontre avec ce «Jung» et comme il connaissait, tout aussi bien que moi et que beaucoup d'autres camarades, tous les forfaits et l'attitude de Jung, il se décida d'écrire un protocole, de le faire certifier par les autorités officielles et de le mettre à la disposition des bureaux compétents pour les crimes de guerre. Pour mettre aussi sous les yeux de mes lecteurs l'opinion d'autres détenus, je veux publier le texte intégral de ce protocole.

Ci-dessous le texte du protocole de Robert Leuthold, en fonction auprès du Gouvernement militaire:

1^{er} août 1945.

J'ai été interné pendant sept ans dans des camps de concentration allemands, dont le dernier fut celui de Natzweiler (Struthof) en Alsace.

Les noms de nos tortionnaires dans ces différents camps se sont gravés pour toujours dans ma mémoire et dans celle de mes compagnons; mais non seulement leurs noms, mais aussi leurs visages. Et les détenus de Natzweiler ne pourront de leur vie oublier — entre autres choses — le trio de triste renommée que formaient: «H-Stubsscharführer» Jung, «H-Hauptscharführer» Strasser et «H-Oberscharführer» Schlüzer. Ils avaient beaucoup de traits communs, par exemple leur bêtise illimitée, leur fanatisme nazi et leur volonté bien arrêtée de nous tourmenter, nous autres détenus, quand l'occasion s'en présentait.

François Kozlik, mon ami, détenu avec moi durant de longues années, compagnon d'évasion en 1944, vient de m'apporter une nouvelle qui m'a littéralement bouleversé, mais dans un sens positif. «Herr H-Stubsscharführer» Jung a été pris vivant et se trouve entre les mains des autorités françaises. «Heil Hitler, Herr Stubsscharführer, il vous est arrivée une chose dont vous ne vous doutiez pas?»

A l'entendre il n'avait *naturellement* jamais eu à faire aux détenus, il n'avait *naturellement* passé que peu de temps au camp, et était *naturellement* toujours resté convenable et correct. Son règne qui avait duré de 1933 à 1945, avait été très court aussi!

Je peux relater dans ce rapport mes propres expériences avec cet agneau et les détails que j'ai pu recueillir sur lui.

Jung remplissait au Struthof les fonctions de «Stubsscharführer», c'est-à-dire que toute la garnison des H du camp se trouvait directement sous sa direction et il a largement profité de sa situation pour exciter ses hommes contre nous.

Il était à ce moment-là encore fonctionnaire de l'état civil du camp, donc un membre de la «Section politique» du camp, c'est-à-dire de la Gestapo, et de par sa fonction fort bien renseigné en ce qui concerne les dates de naissances et de décès. Comme les naissances n'entraient en ligne de compte que pour les familles des H, il ne pouvait pour la grande famille que nous formions derrière le barbelé enregistrer que des «cas de décès». C'est lui aussi qui faisait part du décès de nos détenus assassinés ou morts d'inanition à leurs malheureuses familles en ces termes:

«Le est mort à l'hôpital de ce lieu par suite de troubles de circulation. L'incinération eut lieu dans le four crématoire.»

Quel sarcasme dans cette courte communication et qu'est ce qui se cachait en vérité là-dessous? Le monde entier le sait maintenant et personne ne n'oubliera plus.

Il arrivait aussi beaucoup de nouveaux et ils se souviendront du «Herr Stubsscharführer» si correct quand il passait près d'eux plein de hauteur et les apostrophait «gentiment» en ces termes: «bande de criminels, salauds, souchommes» et en bien d'autres encore. Je ne veux choisir qu'un seul cas: les nouveaux étaient toujours alignés dans le corridor du baraquement où se trouvaient les bureaux administratifs, pour être présentés à la «Section politique». Ils devaient se ranger par trois dans l'étroit passage et sous la menace des plus graves châtements ne pas bouger. Alors «Sa seigneurie» traversait le corridor, poussait de côté quelques détenus et criait: «C'est bien à vous de prendre tant de place! Mais nous vous en trouverons bien, vous deviendrez plus maigres encore!» Et naturellement ces invectives étaient accompagnés des coups d'usage.

C'est ainsi que très souvent, quand le temps lui durait dans son bureau de la «Kommandantur», il faisait ses tours d'inspection, tourmentant par quelque ignoble moyen une pauvre victime, pour la dénoncer ensuite.

Le temps de sa grandeur, ce fut l'époque où l'infâme Joseph Kramer était chef du camp, celui qui a illustré son nom à Dachau, Natzweiler, Auschwitz et Bergen-Belsen et qui est tombé vivant entre les mains des alliés et dont un mot pouvait signifier la vie ou la mort pour ses détenus.

Et ici je puis intercaler dans une plus grande mesure encore mes propres expériences. A cette époque, c'était vers la fin de l'année 1943, j'avais été choisi pour travailler au bureau de poste de

Natzweiler. De nombreux détenus, nommés « N.N. », originaires de tous les pays furent amenés au camp cette année-là. Et la Croix-Rouge expédiait de temps à autre des paquets pour les Norvégiens qui se trouvaient parmi eux. Jusque-là ces paquets ne parvinrent jamais entre les mains des détenus, mais disparaissaient tout à coup sans laisser de traces. Nous considérions comme notre devoir de mettre fin à ce brigandage, et nous atteignîmes notre but. Depuis lors les colis furent toujours distribués aux détenus des diverses nationalités indiquées sur les paquets, au grand regret des profiteurs de jadis, parmi lesquels se trouvait aussi notre « Herr Stabscharführer » Jung, toujours si correct. J'ai assisté à maintes conversations entre eux et le chef du bureau de poste « *H-Oberscharführer* » Prechter et le chef de la police, « *H-Hauptscharführer* » Seuss. Alors que Prechter, influencé par l'opinion des détenus, défendait le point de vue selon lequel c'était une action illégale que de dérober les paquets destinés aux détenus, Seuss et Jung déclaraient : « que ces chiens étaient indignes de nourriture, par plus tôt ils crèveront, moins ils auraient d'ennuis avec eux et d'autant plus de place pour les nouveaux... ».

Lorsque après mille subterfuges le premier coup eut réussi, avec l'aide de détenus de toutes les nations et de toute situation, que la première voiture chargée de colis de la Croix Rouge s'arrêta devant le camp, que le commissionnaire du camp (Kozlik) en eut d'après l'ordre que j'avais donné, averti le camp, nous avions remporté la victoire sur des êtres que Jung personnifiait le mieux. Non seulement le commandant du camp montrait une mine courroucée, mais aussi ses acolytes (Jung en particulier) qui lâchaient tous la bride à leur fureur.

La conversation suivante eut lieu entre Prechter et Jung devant la voiture chargée de colis :

Jung : « Qui recevra désormais ces colis ? »

Prechter : « Les détenus N.N. norvégiens. »

Jung : « Ils ont bien besoin de colis ceux-là, ils bouffent déjà trop comme cela. Nos soldats qui sont au front en seraient plus dignes, et ces criminels les reçoivent. Ils sont cependant destinés à crever. »

Prechter : « Je crois que ces détenus ont besoin de ces denrées alimentaires. Ne faut-il pas maintenir le niveau de leur capacité de travail ? »

Jung : « Si je le pouvais, je jetterais toute une charge de grenades à main sous la voiture, pour faire sauter cela, avant que ces chiens n'en reçoivent une bouchée.... »

— Voilà quelle fut l'attitude de « Herr Stabscharführer » vis-à-vis de nous autres détenus.

Comme en sa qualité d'officier de rang peu inférieur aux officiers *H*, il était à intervalles réguliers « officier de service » le dimanche, ses attributions étaient en partie sans limites.

De même il prit part à certaines exécutions « im Draht », qui étaient déjà, à cause de la distribution d'alcool, une affaire fort convoitée par les bourreaux.

Et la part qu'il a prise à l'exécution des femmes juives dans la chambre à gaz du Struthof en septembre 1943, est absolument certaine. Jung était l'un des *H* de Struthof qui était à peu près au courant de toutes les atrocités commises, s'il n'a pas non plus pris une part active à chaque exécution.

Il se tint par exemple pendant les derniers jours de l'existence du camp dans les locaux de la « Section politique » avec tous les *H*.

Il partit, d'après ce que j'ai pu savoir, dans la nuit du 22 novembre 1944 avec les familles des *H* qui habitaient à Rothau, car le 22 au matin nous ne l'avons plus aperçu au camp.

« Le châtimement de ce bourreau et tortionnaire, qui a passé dans ces camps de concentration tout le temps de son service militaire, et qui était presque autant haï par ses subalternes *H* que par les détenus va être et doit être inéluctable, et si ce châtimement ne peut rendre la vie à nos camarades assassinés, il donnera cependant satisfaction à ceux qui survécurent.

Robert Leuthold

(Military Government, Munich P.R.O. 288). »

Il y eut aussi au Struthof des affaires qui n'eurent pas une issue tragique, qui ne se terminèrent pas par la mort et qui démontreront au lecteur, que malgré toutes les tracasseries, les détenus n'avaient pas perdu le sens de l'humour. Cependant nombreuses sont les scènes qui malgré leur comique témoignent du sadisme diabolique, qui fut celui des gardiens *H*.

Plusieurs fois durant l'année les camps recevaient la visite de commissions qui venaient constater la valeur « de cette organisation bienfaisante pour la civilisation allemande ». Au Struthof il en fut de même.

Il y avait par exemple dans le district du camp des « commandos » qui devaient transporter d'un endroit à un autre des provisions, du bois etc. C'était de véritables voitures à attelage pour chevaux, mais des détenus étaient obligés de les tirer. C'est une brigade de ce genre qui était en route, lorsqu'elle rencontra le chef du camp accompagné des enquêteurs. Quelle ne fut pas la surprise des détenus, qui à la sueur de leur front tiraient la voiture, d'entendre le commandant dire à ses visiteurs : « Voyez, Messieurs, ces types sont trop paresseux pour chercher les chevaux à l'écurie. Ils préférèrent tirer eux-mêmes la voiture.... »

Un détenu, travaillant dans le jardin de la « Kommandantur » fut mortellement effrayé lorsque tout à coup il entendit à côté de lui la

voix du « maître de vie et de mort ». Mais quel ton avait donc la voix qui prononçait aimablement ces mots :

« As-tu déjà goûté de ces tomates, mon fils ? »

« Non, Monsieur le commandant. »

Le détenu regarda autour de lui et aperçut un groupe d'officiers des // et de civils qui accompagnaient le commandant.

« Pourquoi n'en prends-tu pas ? Tu sais bien que ces tomates sont pour vous. » En disant ces mots le commandant se tourna vers sa suite et déclara que les détenus pouvaient cueillir dans ce jardin ce dont ils avaient envie. — « Prends une de ces tomates, mon fils. » Mais déjà le ton manquait d'aménité.

Le détenu savait bien qu'une peine très lourde attendait celui qui se permettait de dérober le moindre fruit dans ce jardin dont la récolte était exclusivement réservée aux //. Mais pouvait-il refuser d'exécuter l'ordre du commandant ? C'eût été sa mort ; il ne lui restait qu'à cueillir une tomate, à la manger et à retourner à son travail.

« Voyez-vous, Messieurs, c'est ainsi que nous traitons des criminels. Nous nous montrons envers eux pleins de correction et de prévenance, car notre but unique c'est de les « rééduquer ». Puis le groupe s'éloigna, mais le détenu ne se sentait pas à son aise.

Le lendemain ce même détenu fut dénoncé et, sous l'inculpation d'avoir pillé le jardin des //, condamné à la peine de subir 25 coups de bâton. — « Ces chiens n'auraient de cesse qu'ils n'aient bouffé tout ce qui se trouve dans notre jardin », déclara le commandant.

Un des événements les plus aventureux et les plus dangereux

Un détenu lorrain, nommé Krommenacker, originaire d'Arzwiller, avait eu — on ne sait comment — la possibilité de se mettre en communication avec sa famille et de lui faire savoir qu'il aimerait bien parler à son père.

Quelque temps après un civil alsacien, nommé Schwanger de Natzweiler, qui travaillait dans la carrière lui fit savoir qu'il verrait sous peu son père au camp.

Ce Schwanger, qui au risque de sa propre vie a fait l'impossible pour les détenus du Struthof, a réussi à arranger une entrevue entre le père et le fils. D'autres personnes ont certainement aussi aidé à la réalisation de ce projet ; mais Schwanger, et naturellement Krommenacker et son père, en furent les principaux acteurs.

Un beau jour Krommenacker, le père, arriva en gare de Rothau, où il fut reçu par Schwanger qui lui fit revêtir l'habit de travail bleu d'un monteur. Comme Schwanger conduisait toujours les envois de la gare à la carrière et vice-versa, il fourra simplement Krom-

menacker, le père, sur la locomotive et celui-ci passa déguisé en brave ouvrier devant plusieurs postes de sentinelles et même devant la garde du camp à l'entrée de la carrière, pour y voir son fils. Et ils purent se voir, le père et le fils, se parler et s'entretenir sous les yeux mêmes des //, sous la menace de mort qui planait sur eux si jamais on les pinçait. Il est vrai que peu de gens étaient au courant de cette « affaire de famille », mais assez quand-même pour que l'on puisse s'étonner que rien n'en ait percé.

Une fois de plus les //avaient été menés par le bout du nez grâce au courage intrépide des détenus et au loyal soutien de la population alsacienne de la vallée de Rothau.

En août 1944 un grand danger se dessina pour les //, pour nous un grand espoir. Des ouvriers civils apportèrent le message. Quel message ?

En face de nous, sur le Donon, d'importants groupes de « maquis » se seraient installés, ayant pour but, de prendre d'assaut notre camp et de libérer les détenus. Cette nouvelle, comme une trainée de poudre, fit rapidement le tour du camp. D'heure en heure, chacun de nous espérait voir se réaliser son plus beau souhait. Mais cette nouvelle, le commandant l'avait apprise lui aussi et tout aussitôt il prit des mesures de défense. D'abord il fit renforcer la garde de nuit. On nous rassembla et le commandant lui-même nous confirma la nouvelle. Il dit entre autres :

Si au moment de l'attaque des maquis sur le camp, il se formait à l'intérieur une mutinerie ou une tentative d'évasion, il donnerait l'ordre de tirer dans la foule, sans pitié.

« Sans pitié ». Comme si Monsieur le commandant en avait déjà une fois manifesté à notre égard. Les paroles du commandant ne représentaient pour nous qu'une vaine menace. Car nous étions sûrs d'une chose : les « maquis » auraient-ils vraiment la possibilité de libérer le camp, alors le commandant aurait bien d'autres soucis que de faire tirer sur nous. On nous donna l'ordre de quitter la place de rassemblement et nous réintégrâmes nos baraques de fort bonne humeur. Un commando spécial de 300 détenus dut se rassembler peu après et on construisit tout autour du camp, le long du barbelé, entre les tours, des abris souterrains. Ils étaient aménagés de telle façon que les mitrailleuses qui y étaient installées pouvaient balayer de leurs rafales tout le camp. Pendant la nuit la lumière des phares surveillait les alentours du camp, et les sentinelles renforcées faisaient leur ronde tout autour. De jour en jour les bruits concernant ces troupes du « maquis » rassemblées sur le Donon, prenaient plus de consistance. Alors vint le jour où le commandant des // de Strasbourg envoya l'ordre suivant :

Toutes les troupes de // du camp de concert avec la police et les soldats de Schirmeck, ont à nettoyer le Donon. Pendant huit jours la plupart des commandos n'allèrent pas au travail car on manquait les gardes. Les //, avec l'aide des troupes, vinrent en effet, après

huit jours de lutte, à bout des « maquis » du Donon. Et c'est maintenant la triste fin de ce groupe de la « Résistance » du Donon.

Un soir plusieurs camions, chargés d'hommes et de femmes, entrèrent au camp. Ils ne furent pas, comme c'était l'habitude, amenés dans la baraque où se faisait l'appel des nouveaux venus, mais durent s'aligner dans celle des « bains ». Ayant appris qu'on les avait dépouillés de leurs vêtements et qu'aucun des détenus de la « section de l'habillement » n'avait le droit d'être présent, nous savions que c'était des « candidats de la mort ». Ce qui suit nous fut raconté par les détenus occupés au four crématoire, 180 hommes et 90 femmes avaient été amenés. Les 90 femmes furent mises aux arrêts, les 180 hommes restaient dans la « baraque des bains » serrés dans un tout petit local. Un à un, on les fit sortir pour les faire entrer dans un autre. Là se tenait le médecin du camp avec ses infirmiers. Après avoir pénétré dans cette pièce, chaque prisonnier dut se dévêtir, et le médecin du camp lui administrait une injection, en disant : « Contre le typhus, mon cher ! » Au bout de quelques secondes le patient s'effondrait mort et quelques // qui se trouvaient là, le traînaient hors de la pièce. Celle-ci était adjacente au four crématoire. C'est là que l'on transportait ces morts, assassinés par cette injection mortelle et par quatre ils étaient jetés dans le four.

D'après le récit que nous en fit le lendemain le détenu qui était de service au four crématoire, cela n'alla pas sans quelques incidents. Les premiers qui pénétrèrent dans la pièce où se tenait le médecin ne soupçonnaient pas ce qui leur arriverait. Les prochains étaient déjà plus agités, car aucun de leurs camarades n'était revenu. Et parmi les derniers prisonniers au nombre de 35, qui eurent enfin la certitude que c'était là les derniers instants qu'ils avaient à vivre, éclata une panique, qui eut les conséquences suivantes. Sur ordre les « Scharführer », complètement ivres, tirèrent leurs pistolets et abattirent comme des chiens le reste des 180 prisonniers. Nous tous, qui ne soupçonnions qu'une petite partie de ce drame, nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit. Nous nous tenions, malgré la défense qui en avait été donnée, aux fenêtres de nos baraques, pour observer le va et vient autour du four crématoire. Grâce à cette veille, le récit de « Berg » que nous entendîmes plus tard, nous parut vraisemblable, car vers le matin nous perçûmes en effet de nombreuses et sourdes détonations.

Malgré tous les efforts que nous fîmes le lendemain, il nous fut impossible de constater l'identité des morts. Leurs vêtements et leurs papiers personnels furent mis par les // dans une pièce, où aucun détenu n'avait le droit de pénétrer. Nous nous sentîmes soulagés, lorsque cette nuit prit fin, mais une question angoissante nous préoccupait. Qu'advient-il des femmes ? Subiront-elles le même sort que ces 180 hommes ? Nous avions acquis assez d'expérience pour savoir que même devant ce sexe le fascisme ne s'arrête pas, et fait assassiner les femmes comme les hommes. La nuit suivante nous

le prouva. Et durant cette nuit nous pûmes être témoins d'un assassinat en masse.

A sept heures retentit le signal du couvre-feu. Le chef du camp et le commandant passèrent par toutes les baraques et ordonnèrent de clore les fenêtres avec les volets de bois. C'était la preuve certaine qu'un événement d'importance allait avoir lieu. Son ordre fut exécuté quelques instants plus tard. Cependant, nous autres détenus qui vivions dans des camps depuis de si longues années, que fîmes-nous ? — Sur l'un des côtés du camp s'élevaient huit baraques. Sept servaient à ce moment-là d'infirmerie et la huitième était celle où nous habitions. En ligne parallèle se trouvait le baraquement des « arrêts ». Les sept baraques servant d'infirmerie communiquaient entre elles, si bien qu'il nous suffisait de courir de la nôtre à la première des sept autres, de les traverser sans être vus jusqu'à la dernière. Naturellement on avait là aussi fermé les volets de bois, mais les ouvertures formées par les nœuds du bois ne pouvaient être bouchées. Et nous nous tenions à l'affût derrière les volets fermés, notre regard tombant justement sur les locaux des « arrêts », qui se trouvaient à 25 mètres devant nous. Malgré cela nous prîmes toutes les précautions nécessaires, car nous savions, que si on nous surprenait, notre dernière heure avait sonné. Voilà pourquoi nous mimés un homme en faction à la première porte, afin de guetter les // qui pourraient patrouiller par là.

Et alors nous vîmes comme les femmes accompagnées de deux // furent amenées une à une, des arrêts dans la direction du four crématoire. Nous percevions chaque fois au bout de quelques instants un ou deux coups de feu, et les deux // réapparaissaient pour chercher une autre femme. Nous restâmes couchés derrière les volets jusqu'à cinq heures du matin, dans l'espoir de surprendre encore quelques indices qui nous serviraient d'éclaircissements. Mais il nous fut impossible de percevoir d'avantage de cette tragédie. D'après le récit de Berg, dont il fut question plus haut déjà, les femmes furent conduites dans une pièce, située en dessous du four crématoire. Derrière la porte se tenait le « Scharführer » Fuchs, craint de tous, et c'était lui qui d'un coup de feu dans le dos ou à la tête abattait la femme qui entra. On jetait alors la victime effondrée sur un petit monte-charge, qui la déposait au four crématoire.

Pendant que l'une des femmes morte ou à demie morte seulement se trouvait dans le monte-charge, la seconde entra déjà et subissait le même sort. A six heures du matin, lorsque je me dirigeais vers la cuisine, pour y chercher un seau de café, je m'arrêtai sur la terrasse supérieure du camp, et de ma vie je ne pourrai oublier cette matinée. C'était le 2 septembre 1944 au matin. En lourdes gouttes serrées une pluie d'automne tombait, chassée par une tempête, dont on avait pris l'habitude dans ces montagnes. Et tout au fond, sur la dernière terrasse du plateau, des flammes rouges que la tempête tordait, sortaient des cheminées immenses du four crématoire. Après ces longues et dures années de détention, après tout ce

que j'avais vu, je me croyais endurci au point de ne plus pouvoir verser une seule larme. Mais ce matin là, mes yeux se remplirent de larmes, et plein d'horreur je me détournai de ce spectacle pour vaquer tristement à mon travail. Le lendemain on découvrit qui avaient été les 270 malheureuses victimes : des Français, des Belges, des Hollandais, des Luxembourgeois, tous des soldats du « maquis » du Donon.

L'encombrement causé par un trop grand nombre de détenus dans le camp, explique que la vermine pullulait. Pendant les derniers 18 mois il fut impossible aux détenus de se défendre contre les poux et les puces. Un petit morceau de savon avait souvent pour nous beaucoup plus de valeur qu'un morceau de pain. Qui ne connaît pas les savonnettes « Rif » que l'administration du camp nous distribuait ? Mais non pas, comme beaucoup penseront, un morceau par mois. A trois nous en recevions un qui devait durer un à deux mois. En économisant bien, cela suffisait tout juste pour une semaine. le reste du temps nous étions obligés de nous laver sans savon. Il faut ajouter à cela, que par suite d'une construction défectueuse l'eau très souvent ne coulait pas, et il est très facile de comprendre qu'au bout de très peu de temps, il y avait dans chaque baraque plus de poux que de détenus. Les poux transmettent, comme chacun sait, diverses maladies contagieuses ; ce qui arriva aussi bientôt au camp. Les premiers cas de typhus firent leur apparition. La sous-alimentation aidant, cette maladie se transforma bientôt en épidémie à l'intérieur du camp. Et le danger immédiat consistait en ceci, que cette épidémie pouvait s'étendre aux // . Alors le commandant se vit contraint de prendre des mesures radicales pour maîtriser l'épidémie. Dans ce but il fut construit entre la dernière baraque et celle des « arrêts » une petite baraque, dans laquelle se trouvait une installation de désinfection. Un four à désinfecter sert d'habitude à désinfecter. Le nôtre cependant servit à d'autres fins aussi. Je l'expliquerai, quand j'aurai décrit comment on organisa la « désinfection en masse ».

Tout d'abord il fallait désinfecter tous les vêtements. Je me rappelle encore, que du temps où j'étais un homme libre, je mettais un autre costume, quand j'en portais un à la teinturerie pour le faire nettoyer. On pourrait croire qu'il devait en être de même dans un camp. Mais la chose ne se passa pas, comme beaucoup l'imaginent. On manquait en effet de vêtements, les derniers venus d'entre les détenus n'étaient déjà plus revêtus d'un uniforme complet. Ce qu'on entendait sous le terme d'uniforme c'était un pantalon, une veste, une casquette, un caleçon et une chemise. Les derniers venus n'avaient plus reçu ni caleçon, ni chemise. Et ils étaient déjà quelques centaines. Maintenant chaque détenu fut obligé de faire un paquet de ses effets et de les remettre au poste de désinfection. Tout un jour s'écoula, avant qu'on nous les rendit et pendant toute cette journée nous courions nus comme des vers à travers le camp. Cette mesure aurait-elle été prise en été, aucun de nous ne s'en fut plaint.

Mais être obligé au mois de février, d'aller trois fois au rassemblement sans vêtement aucun, c'était exagéré. Nous ne pouvions nous rendre au travail, mais le matériel de chauffage nous était attribué si parcimonieusement, que même à l'intérieur des baraques nous gelions épouvantablement. Beaucoup prirent froid ce jour-là, et ce refroidissement se transforma chez un grand nombre en pneumonie. Et être atteint d'une pneumonie au camp, cela signifiait une mort certaine. Mais malgré toute la minutie que l'on mit à exécuter cette désinfection, les poux ne diminuèrent pas. Mais cela donna au commandant une nouvelle idée. Finalement on ne pouvait pas battre chaque détenu dont on voulait tirer quelque chose. Beaucoup d'entre eux d'ailleurs perdaient connaissance dès les premiers coups, et de cette façon le but n'était pas atteint. Mais avec cet appareil de désinfection, il serait peut-être possible de faire parler les détenus, qui s'obstinaient dans leur mutisme. Le premier essai, que l'on fit bientôt après, atteignit parfaitement son but. Trois détenus français devaient avouer s'être entretenus en français avec des civils pendant qu'ils travaillaient dans un commando extérieur. Toutes les méthodes employées, comme la pendaison, coups administrés avec les nerfs de bœufs, et les arrêts dans la chambre noire pendant des jours entiers, n'en arrivèrent à bout. Alors Monsieur le commandant Kramer se rendit personnellement, accompagné du chef du camp Seuss, dans la baraque de désinfection avec les trois Français. Le fourneau en forme d'un long tuyau d'assez grande épaisseur fut ouvert et l'on y poussa l'un des trois détenu attaché sur une civière. Après qu'on l'eut encore une fois exhorté à parler, on ferma le fourneau dans lequel on fit pénétrer de la vapeur. Comme nous l'apprit plus tard le supplicié, il avoua au bout de quelques secondes tout ce que voulait savoir le commandant. Le deux autres évitèrent le supplice par la fumée, en avouant à leur tour tout ce que l'on voulait savoir, lorsque le premier l'eut fait. Je ne sais malheureusement pas, combien de fois on se servit de ce « fourneau à désinfection » pour atteindre un but semblable, mais beaucoup de détenus ont subi cette « interrogatoire ».

La chambre à gaz

Nombreux sont ceux, oui, très nombreux même, qui aujourd'hui encore ne peuvent croire — quand ils en entendent parler — que des certaines d'êtres humains ont été anéantis par le gaz. Que les lecteurs qui douteront de la véracité de la description que je vais faire, interrogent quelque détenu d'un camp de concentration, même s'il n'a passé que quelques jours au camp. Ce mot « chambre à gaz » était le premier que nous inculquions au détenu nouvellement arrivé. Tous les prisonniers connaissent ce terme, beaucoup connaissent la cellule elle-même parce qu'ils ont participé à sa construction, mais rares sont ceux qui de temps à autre ont pu y jeter un coup d'œil.

La « chambre à gaz » elle-même ne se trouve pas à l'intérieur du camp, mais en face de l'ancien restaurant, dans un baraquement en

pierres. Elle s'élève sur un emplacement d'environ trois fois 3 mètres. Etant complètement dallée et revêtue de carreaux de faïence à l'intérieur, elle donnait l'impression d'une « salle de bains ». Et c'était en effet là le but : forcer la victime de croire qu'elle se trouvait dans un « bain ». Pour parfaire cette illusion on avait fixé quelques douches au plafond, mais qui n'étaient nullement en communication avec les conduites d'eau. Même nous autres détenus, qui n'avions pas aidé à la construction de ce bâtiment, et l'avions vu après qu'il fut terminé, eûmes l'impression d'une belle salle de douches. C'est seulement quand on nous apprit que les douches étaient simplement scellées au plafond que nous comprîmes quelle était la vraie destination du local. Comme dans tous les autres camps, on avait, en construisant ce baraquement, créé la « chambre à gaz ». Qui en serait la première victime ? Cette question nous préoccupait tous, car chacun, nous en étions tout à fait certains, courait le danger, d'être un jour amené dans cette pièce pour être anéanti. Et dès après la construction de la chambre à gaz, on entendit très souvent de la part des //, la menace que les détenus passeraient par la « chambre à gaz » s'ils n'exécutaient pas les ordres donnés. Au printemps 1944 un nouveau mot d'ordre nous inquiéta tous. Des // loquaces parlaient beaucoup de l'arrivée prochaine de nombreuses femmes. Nous en doutions un peu, bien que nous savions tous, que dans d'autres camps, surtout à Dachau, on avait installé de grands bordels (mais cela encore va paraître incroyable à bon nombre de lecteurs, mais j'en parlerai encore plus loin). Est-ce qu'on avait l'intention d'introduire cette organisation au Struthof aussi ? Personne ne savait quelque chose de précis. Une seule chose était certaine, c'est qu'un convoi de femmes était attendu. Et le jour vint, où deux camions chargés de cinquante femmes, pénétrèrent dans le camp. La plupart des détenus entouraient, poussés par la curiosité, ce convoi pour savoir dans quel but ces femmes étaient amenées au camp. Nous fûmes saisis d'effroi à la vue des premières nouvelles venues. Elles portaient les vêtements rayés des forçats, étaient tondues, semblaient affamées et lasses. Une chose était claire. Il était impossible d'employer ces femmes dans ce but. On les enferma toutes dans une baraque qui dès le lendemain fut entourée de barbelé. L'entrée en été sévèrement interdite et seuls les // purent parler à ces femmes. Cependant, pour faire suivre à la lettre cette défense, il eut fallu que le commandant nous fasse tous entrer dans nos baraques. Mais comme ceci était impossible à la longue — car de précieuses heures de travail auraient été perdues — nous eûmes l'occasion pendant notre travail de nous approcher des baraques en cachette, afin d'en apprendre d'avantage sur ces femmes. De cette façon nous apprîmes qu'il s'agissait de cinquante femmes juives exactement, qui venaient d'Auschwitz pour être liquidées ici sous l'effet d'un gaz nouveau dont on faisait l'expérience. Comme nous pûmes l'apprendre, vingt environ des nouvelles victimes étaient des enfants au-dessous de 14 ans. La plus âgée des femmes avait 65 ans. A peu près quarante étaient des Grecques, les

autres étaient des Françaises et trois d'entre elles des Viennoises. Les jours suivants nous remarquâmes que c'étaient toujours les mêmes //, et les plus jeunes (dont le « Scharführer » bien connu Ehrmantraut), qui entraient dans la baraque. Comme on l'apprit plus tard, les femmes durent — afin de ne pas contrecarrer les lois de propreté du camp — faire leur toilette toutes nues en présence des jeunes //. Ceux-ci trouvaient un plaisir tout spécial à se gausser de ces corps de femmes complètement émaciés et à les couvrir de railleries. Après avoir ainsi satisfait leurs instincts sadiques ils se retiraient dans leurs locaux. Pour inscrire les femmes sur les registres du camp il fallait bon gré mal gré créer une possibilité d'entrer en relation avec elles. Dans ce but le commandant désigna une des femmes les plus âgées, qui eut la permission de sortir de la baraque pour aller jusqu'au barbelé. Nous autres détenus nous eûmes l'ordre de porter les seaux avec la nourriture de la cuisine jusqu'au barbelé qui entourait la baraque des femmes. Là deux ou trois femmes se chargeaient de ces récipients et ainsi était établie une liaison entre les femmes et nous. La première des choses qu'elles nous dirent, c'est qu'elles savaient très exactement dans quel but on les avait amenées ici. Ces femmes avaient dû endurer à Auschwitz des sévices effroyables, car, sauf les enfants, toutes n'avaient plus qu'un souhait : mourir. Elles furent même malheureuses en apprenant qu'elles ne seraient assassinées que trois semaines après. Cela pourra sembler invraisemblable à bien des lecteurs, mais on peut comparer leur situation à celle d'un homme qui poussé par toutes sortes d'ennuis se détourne de la vie et cherche la mort volontaire. Tout le camp savait maintenant pertinemment que ces femmes étaient vouées à la mort. Très activement on se mit à faire une collecte au camp, collecte qui en grande partie se composait de pain et de margarine. Ces denrées étaient alors remises au chef de cuisine, qui à ce moment-là était un détenu politique nommé Brand. Celui-ci les mettait dans une bassine que nous portions le soir avec les autres à la baraque des femmes. Par bonheur personne jamais n'eut l'idée de contrôler, si nous y portions quatre ou cinq bassines. Ainsi nous nous efforcions tous d'épargner à ces femmes la faim durant les derniers jours qu'elles avaient encore à vivre. Ce fut pendant ces jours aussi, que pour la première et la dernière fois, un enfant vint au monde au Struthof. L'une des femmes juives avait été arrêtée aux premiers mois de sa grossesse. Les tortures qu'elle subit à Auschwitz, le voyage horrible et long, ainsi que la sous-alimentation provoquèrent chez cette femme un accouchement avant terme. Un petit garçon vint au monde au Struthof, mais comme il fallait s'y attendre le petit mourut au bout de quelques minutes. Le médecin du camp fit immédiatement mettre le petit corps dans de l'alcool, et on le montra à chaque visiteur comme une curiosité fort rare. Alors vint un effroyable temps d'attente pour ces femmes, jusqu'au jour où on les amena à la chambre à gaz. A sept heures du soir nous vîmes arriver l'auto que nous avions surnommée : « Die grüne Minna ».

Deux fois au nombre de quinze, une fois au nombre de vingt les femmes furent transportées dans cette auto vers la chambre à gaz : ce qui s'y passa, aucun de nous ne put l'observer. Car nous avions déjà cessé notre travail. Mais on peut ajouter foi aux dires des // qui furent présents à l'assassinat. Certes il était sévèrement défendu d'en parler, mais il y en avait quand-même parmi eux, bien que peu nombreux, que ces assassinats dégoûtaient, et qui nous en firent la description. Plein de majesté dans sa longue blouse blanche le professeur Hagen, qui était spécialement venu de Strasbourg (où il était attaché à la clinique de l'Université), se tenait debout devant la chambre à gaz. Pour tromper les femmes même en cette dernière minute, il se présenta comme médecin du camp et leur ordonna de prendre un bain avant de passer à la visite médicale. Bien que les femmes savaient ce qui les attendaient, elles montrèrent une grande maîtrise de soi. Ensuite à la dernière seconde avant de fermer la porte de la chambre à gaz, le professeur Hagen jeta sur les dalles un petit tube en verre. Après un quart d'heure environ — d'après ce que l'on nous raconta — on ouvrit les vasistas d'aération et ensuite la porte. Les // eux-mêmes chargèrent les cadavres sur les camions prêts à partir qui, la nuit même, les transportèrent à Strasbourg. Après cela on alla chercher la prochaine fournée.

Pendant ce deuxième convoi eut lieu un entre-acte dont le commandant lui-même parla publiquement plus tard. Lorsque le professeur Hagen eut donné aux femmes l'ordre de se déshabiller pour prendre le bain, l'une parmi les plus âgées se précipita sur l'un des // qui se trouvait le plus près et essaya de le prendre à la gorge. Cet homme, le chef de cuisine des //, nommé Josef Dreher, était connu pour sa brutalité et sa malhonnêteté. Nous aurions tous été grandement soulagés, si cette femme avait pu l'étrangler. Mais contre les armes, même la femme la plus courageuse est impuissante. Le commandant Kramer qui se trouvait à quelques pas sortit son pistolet, en tira deux coups et la prisonnière roula à terre baignée dans son sang. Après que la troisième fournée des femmes eut subi le même sort. Il y eut dans le « Führerheim » de la cantine des // une fête, durant laquelle on exposa l'effet merveilleux du nouveau gaz. Tous les // qui avaient pris part à cet assassinat collectif reçurent leur ration de « schnaps » et quelques-uns s'amenèrent en état d'ivresse complète dans nos baraques. Nous profitâmes de leur état pour les questionner sur le comment et le pourquoi des choses. Ivres comme ils l'étaient, persuadés aussi d'avoir accompli une action d'éclat, ils nous racontèrent ce que nous voulions savoir. Mais le lendemain on sut, que le camp entier parlait de ce qui s'était passé la nuit précédente et le commandant nous tint un long discours, pour nous faire comprendre clairement que celui qui en parlerait serait immédiatement fusillé. Il mentionna aussi l'incident occasionné par cette femme. Et à ce propos il forgea la phrase : « Celui qui n'agit pas selon la volonté du Führer, tombera ». Je n'ai jusqu'à présent pu tirer au clair, ce que cette phrase avait de commun avec l'incident en question. Mais une

chose est certaine, cet assassinat fut plus effroyable encore que la pendaison collective des Russes. Et ceux qui y prirent part devraient subir intégralement tous les tourments moraux et toutes les douleurs physiques, avant d'expier par la mort leurs forfaits. Je crois que beaucoup parmi les anciens internés des KZ. partagent mon opinion qui se résume en ces mots : « Dent pour dent ».

Souvent encore la chambre à gaz fonctionna par la suite. Mais avant de décrire ces scènes, je veux raconter un petit événement qui fera sourire le lecteur. Un détenu employé comme garde-malade dans l'infirmerie, pincé un jour en train de fumer pendant son travail, fut condamné à la peine disciplinaire de 25 coups de bâton. Au camp du Struthof on avait l'habitude de ne communiquer l'arrêt au détenu que le jour même de l'exécution de la peine. Et ceci très souvent peu de temps avant. Notre détenu, très malin, profita de son poste d'infirmier pour s'entendre avec un détenu travaillant à la station dentaire et celui-ci lui fit avant l'exécution quelques injections d'un produit pour cauteriser les nerfs, tel que les dentistes en employaient pour extraire les dents sans douleur. Peu après apparut le commandant avec quelques // et l'on conduisit la victime dans une baraque pour lui faire subir sa peine. Il se laissa attacher, tout guilleret, sur le tréteau et compta tout haut et fort consciencieusement les coups, comme c'était prescrit.

D'après ce qu'il nous raconta plus tard, il n'avait presque rien senti de cette opération, qui cependant est très douloureuse. Ainsi un détenu, plein de ruse et d'impudence a dupé les //, qui ne doutaient jamais de leur propre intelligence. C'est cette même impudence qui, au bout de sept ans et demie de détention, me permit après mûre réflexion, de m'échapper du camp. Et c'est cette aventure que je décrirai, après avoir parlé d'un autre cas où la chambre à gaz entra en fonctions.

Au cours des beaux mois d'été de 1944, le commandement suprême du camp fit une apparition accompagné des professeurs Hagen et Hirt, dont j'ai déjà parlé. Le commandant en ayant donné l'ordre, les détenus se rassemblèrent nus sur les places, et cette commission en fit la revue. L'un ou l'autre dut sortir des rangs, pouvant réintégrer sa baraque après avoir été ausculté et après avoir déclaré ses noms et prénoms etc. Personne ne savait, ou ne soupçonnait, ce qui pouvait bien se cacher là-dessous. Le bruit courut, qu'il s'agissait de détenus, qui allaient être incorporés dans la « Wehrmacht ». D'autres déclaraient que la direction du camp avait une fois de plus fait son choix « de sujets à expérience ». Et c'est ces derniers qui eurent raison.

Huit jours d'une attente indéfinie s'écoulèrent, au bout desquels tous les détenus qui avaient été désignés durent se présenter devant le médecin du camp. Après un nouvel examen médical ils furent tous logés dans des chambres déjà toutes préparées. C'étaient deux chambres, contenant chacune 25 lits. Et alors apparut à nouveau le professeur Hirt et sa secrétaire. Chacun des « sujets à expérience »

reçut une injection et deux jours après une seconde. Alors commença pour ces cinquante hommes un calvaire terrible. Les uns moururent déjà quelques jours après l'injection de ces tubes à contenu mystérieux, les autres eurent de la fièvre et elle monta chez beaucoup jusqu'à 41°. On ne leur donna pas d'antidote, aucun médecin ne s'occupa de ces malades prostrés par la douleur. La fièvre rongait ces pauvres êtres voués à la mort et l'on défendit aux infirmiers sous peine de sanctions sévères de venir en aide à leurs camarades. Nous supposions, qu'un remède contre la malaria ou contre quelques autres maladies des pays chauds venait d'être découvert et qu'il fallait maintenant en faire l'essai. Mais les choses empirèrent. Au bout de huit jours chacun, févreux comme il l'était, fut conduit séparément à la chambre à gaz et c'est là véritablement que commença l'expérience. Cependant les victimes ne s'en rendirent tout d'abord aucunement compte. Car on avait disposé à l'avance dans la chambre à gaz un lit, une table et une chaise, si bien qu'elle avait l'aspect d'une cellule de prison. Mais seuls les premiers furent dures. Les autres instruits par leurs prédécesseurs, savaient déjà de quelles expériences il s'agissait dans cette petite « chambre ».

A travers la porte, percée d'un trou, on faisait pénétrer un gaz, afin de constater si ce nouvel antidote était efficace.

Lorsque les victimes furent reconduites au camp, elles étaient plus mortes que vivantes. Au bout de quelques heures beaucoup perdirent connaissance et ne se réveillèrent plus. Quelques-uns seulement survécurent à ces expériences, et longtemps après ils se plaignaient encore de souffrir de l'asthme. Aussi longtemps que nous fûmes ensemble au camp, ces pauvres hommes ne se remirent pas des horreurs endurées durant ces semaines. La chambre à gaz servit encore souvent à de pareilles expériences et les survivants nous racontèrent tout ce que nous-mêmes nous ne pouvions constater de nos propres yeux.

Parlons encore un peu de Seuss, le héros. Son courage frénétique, il en abusa contre les détenus, mais lorsque les beaux jours prirent fin en Alsace, son courage aussi baissa. Journallement l'aviation alliée attaqua, et surtout les avions à basse altitude survolaient jour par jour la vallée de Rothau et Schirmeck. Voilà pourquoi il fallut bâtir des abris pour les // . Quinze détenus furent employés pour construire l'abri anti-aérien pour Seuss tout seul. Il fut construit juste en dehors de la baraque de l'administration et réservé à Seuss. Aussitôt que retentissait la sirène d'alerte, le « héros » descendait à l'abri, même quand aucun avion n'était en vue, et ne le quittait qu'à la fin de l'alerte. Même ses complices se moquaient de son « héroïque courage » et nous autres détenus nous observions avec grand plaisir la transformation de cet assassin sans scrupules en un poltron des plus lâches. Mais au moins il nous laissait alors en paix.

Le traître Darnand et ses complices s'établissent au camp de Struthof

Lorsque après les importants convois d'évacuation au début de septembre 1944 cinq cents détenus seulement restèrent au camp du Struthof, il régna parmi nous une certaine joie, parce que — bien que nous savions que ce ne serait que pour peu de temps — nous pourrions nous installer au camp à peu près comme des êtres humains. Avec la très gracieuse permission du « Herr Schutzhaft-lagerführer » Seuss, nous pûmes à 500 hommes nous installer dans deux baraques, et non pas, comme avant dans une ou moins encore. Cependant dès le lendemain nous nous rendîmes compte d'une certaine activité autour des baraques vides : d'importants commandos de travail devaient remettre en bon état les baraques et des officiers // inspectaient sans interruption le camp et les baraques, et les bruits les plus étranges couraient.

L'armée va prendre possession du camp, des prisonniers de guerre vont y être amenés etc. Mais ce n'était que de vains bruits. Bientôt nous alliés savions ce que l'on projetait.

Un beau jour une longue file d'autos stoppa, les voitures portaient des numéros français, et étaient des modèles français. Des hommes en uniformes bariolés, armés jusqu'aux dents, en descendirent, des talons claquèrent, les fusils furent présentés, le salut fasciste distribué à droite et à gauche et cette cohue bigarrée pénétra en compagnie des officiers // dans le camp. Nous sûmes presque tout de suite à quoi nous en tenir et les Français qui se trouvaient parmi nous, nous donnèrent de plus amples informations : c'était des « officiers supérieurs » de la milice de Darnand, des // français ; quelques femmes aussi se trouvaient parmi eux, et traversaient fumant et riant, ce lieu de l'horreur, qui avait vu tant de misères, passaient devant les détenus, dont beaucoup étaient des Français, et des meilleurs. Et je veux le dire ici : pour la première fois je vis faiblir le moral de nos camarades français, faiblir parce qu'ils ne pouvaient simplement ni comprendre ni admettre que ces traîtres, ces bandits en uniformes parlaient aussi le français, qu'ils avaient le droit de se dire des Français, et qu'eux les détenus ne pouvaient cracher au visage de ces viveurs.

Le lendemain déjà l'ordre fut donné que le reste des détenus devaient quitter le camp et s'installer dans la carrière. Trois mille miliciens viendraient occuper le camp et avec eux « Monsieur le ministre » Darnand.

Il n'importait guère à aucun des détenus de rester dans ce camp triplement honni, au contraire nous étions heureux de sortir de son enceinte barbelée. Mais savoir que ces traîtres allaient fêter leurs orgies et mener une vie de fainéants dans ce camp où nos meilleurs amis, nos camarades politiques de tous les pays, nos meilleurs compagnons laissèrent leur vie sous les tortures inhumaines de // cela

nous causa quand-même une peine profonde. Malheureusement nous n'y pouvions rien et nous changeâmes de logis dès le soir. Nous sortîmes en rang pour aller à la carrière avec nos pauvres effets, non sans de mauvaises appréhensions qui ne nous trompèrent pas.

Deux des baraques du chantier furent mises à la disposition des 500 détenus, baraques qui normalement pouvaient à peine contenir 130 hommes chacune. Nous dûmes la même nuit les entourer de barbelé, afin de nous protéger contre nous-mêmes. Il n'existait pas d'endroit où faire ses besoins, aussi dûmes-nous les faire devant la baraque. Telle était notre situation après que nous eûmes fait place nette pour Monsieur Darnand, le traître et ses complices.

A peu près 24 heures plus tard, les premiers convois arrivèrent. Des files ininterrompues d'autos grimperent le long de la route montagneuse; ce n'était toutes que de belles voitures privées, chargées d'une masse énorme de bagages, de manteaux de fourrure, d'appareils de T. S. F. et de toutes sortes d'autres objets. Naturellement tout cela était volé; on avait ainsi dépouillée jusqu'au dernier reste cette pauvre France, dont les Allemands avaient déjà sucé la moëlle. Et cela continuait de jour et de nuit, les omnibus de la ville de Paris, les camions de grandes entreprises françaises transportèrent leur chargement au Struthof et bientôt un spectacle étrange s'offrit à nos yeux dans cette région que nous connaissions si bien.

«L'état-major» supérieur de Darnand arriva. Des uniformes pompeux sortirent des voitures de luxe, chacun accompagné de sa «secrétaire» et bientôt commença une activité fébrile «tout militaire». On s'installa dans les baraques; on érigea un mât et l'on hissa le drapeau de la milice française. Des caisses de cognac furent entamées, des beuveries organisées, d'énormes quantités de tabac furent déchargées et distribuées et chaque jour de nouvelles files de voitures amenaient d'autres groupes de ces hordes sauvages d'hommes et de femmes.

Darnand arriva et avec lui ses «adjoints» des deux sexes. La nuit se transforma en jour et le vacarme de cette activité «militaire» allait grandissant. Et cela en un lieu où d'innombrables et loyaux patriotes français payèrent leur idéal de leur vie, où les souvenirs des nuits du 1^{er}, 2, 3 septembre s'élevaient encore comme une accusation et un avertissement, à une époque où d'innombrables Français de la Résistance et de l'Armée risquaient leur vie pour combattre contre l'envahisseur et l'oppresseur. Naturellement ces traîtres s'intéressèrent dès le premier jour aux détenus français du camp et cherchèrent à avoir des renseignements aussi bien par les officiers // et leurs hommes que par les détenus.

Le jour de son arrivée au camp, Darnand, après avoir passé en revue sa soldatesque, se montra au milieu de son «état-major». On lui expliqua quels «criminels» étaient détenus ici, et entre autres on lui fit savoir, qu'il y avait aussi des «bandits» français (c'était le terme dont on désignait les membres de la Résistance) en grand

nombre dans le camp en partie à la carrière. La réaction de Darnand est révélatrice: «Et ils vivent encore?» — Il est clair que le traître Darnand et ses hordes ne le cédaient en rien aux assassins //, pour la brutalité et la vulgarité, même pas en ce qui concernait leurs compatriotes.

Ce traître à son pays se sentait déjà le futur dictateur de la France, l'«Hitler» de ce peuple français qu'il avait trompé. Un jour j'eus en ma qualité de coiffeur du commandant, l'ordre de raser aussi «Monsieur le Ministre». et ceci chaque matin à une heure très précise. Le lendemain matin je me présentais à l'heure fixée, accompagné de mon gardien // devant les appartements de cet homme distingué. Tout d'abord je ne vis qu'une de ses «secrétaires» qui nous conduisit dans les chambres du ministre. Le petit homme trappu me détailla des pieds à la tête, comme s'il sentait mon désir de lui couper la gorge. Il me sembla bizarre aussi que durant toute l'opération le gardien resta dans la chambre, alors que d'habitude il quittait la pièce quand je m'occupais du commandant. Est-ce que le futur «dictateur» craignait pour sa précieuse vie? Ou bien d'autres craignaient-ils pour elle?

Le lendemain Darnand semblait déjà s'être habitué à moi. Bien que cette fois-ci encore le gardien // ne quittât pas la pièce j'eus cependant une conversation avec le «ministre» au cours de laquelle il me questionna sur ma détention et la raison pour laquelle je me trouvais ici. J'eus aussi l'occasion pendant cet entretien de poser quelques questions, dont les réponses révélaient de la part du traître une admiration incontestable de l'Allemagne et de son «incomparable Führer». D'après ses dires, il était tout à fait impossible de douter de la victoire finale de l'Allemagne, et il déclara aussi qu'il était grand temps de doter la France de ce «régime nouveau» et qu'il ferait tout son possible pour que la France conquière sa place à côté du vainqueur.

Chacun peut s'apercevoir qu'il s'agit ici d'un fou ou d'un dangereux aventurier, car ceci fut dit et fait en 1944, après les puissantes avances des Alliés et les replis sanglants des troupes allemandes. Le personnage de Darnand tel que nous l'avons connu au Struthof, le voici: non pas un fou, mais un traître dangereux et sans scrupules vis-à-vis de son pays et de son peuple, un peuple qui versaient son sang pour conquérir sa liberté.

Mais non seulement l'attitude du «chef» était nettement «pro-Nazie», mais encore celle de tous ses «valets». Pendant une puissante attaque de jour de l'aviation américaine, dont les vagues d'assaut déferlaient en grondant par-dessus notre camp, un bombardier dut abandonner son escadron à cause d'un dommage et l'équipage sauta en parachutes, tandis que l'avion brûlant s'écrasa au sol. Les soldats de Darnand et les // ne se tenaient plus de joie; les «Heil Hitler» et les cris: «Plus encore, tous doivent être descendus» ne voulaient prendre fin. Cette victoire inouïe des armées réunies au

Struthof fut arrosée ensuite comme il se doit dans la cantine des // avec les liqueurs rapportées de France.

Voilà quelle fut l'attitude de la milice de Darnand plus royaliste que le roi, plus nazie que les // eux-mêmes, plus allemande que la garde de corps d'Hitler. En vérité, les plus loyaux, les vrais sauveurs de la France! Lorsque quelques jours plus tard des avions américains, volant à basse altitude touchèrent de leurs rafales de mitrailleuses les files des autos de la milice et bombardèrent deux de leurs camions, leur courage baissa beaucoup. Jamais ils n'auraient cru que les « Alliés », ces lâches, se permettraient d'attaquer un camp de concentration!

Grâce au bon fonctionnement du service des nouvelles, organisé par la population alsacienne, le bruit que la milice de Darnand, toujours héroïque, s'était cachée dans le camp de concentration du Struthof avait pu parvenir jusqu'au commandement de l'aviation alliée. Tout aussitôt le glorieux « Général Darnand » donna l'ordre de bien camoufler les limousines de luxe, de les dérober autant que possible à la vue des aviateurs, et ses hommes firent preuve d'une grande activité pour exécuter ses ordres. Mais les conséquences de cette attaque aérienne furent peu agréables pour les miliciens car le commandant du camp, « Sturmbannführer » Hartjenstein se fit annoncer immédiatement en audience par son adjutant. « // Obersturmführer » Gäminger, auprès de « Monsieur le Ministre » et lui déclara, qu'avec sa (bande de salauds) il mettait en péril ce Struthof si « calme » jusque-là, et qu'il lui défendait pour cela de parquer ses voitures volées à proximité du camp. Beaucoup de mes lecteurs s'étonneront de ce terme de « bande de salauds » dans la bouche du commandant parlant à « Monsieur le Ministre de la Sécurité ». Mais ainsi s'exprime tout simplement le profond mépris des //, qui eux-mêmes cependant sont à ranger dans la classe la plus vile de l'humanité, pour ces traîtres plus vils encore, qui formaient l'escorte de Darnand.

Et maintenant ces soldats dignes de polichinelle durent travailler des jours entiers pour éloigner leurs voitures du camp et les cacher dans les forêts environnantes. Pour rétablir leur prestige ils essayèrent de chicaner les détenus qui eux-aussi avaient perçu un écho des paroles prononcées par le commandant. Ils s'en prenaient à eux quand l'occasion s'en présentait. Ils tapaient dans les colonnes de travailleurs qui défilait, ils exigeaient que les détenus se découvrirent, surtout quand ils voyaient qu'il s'agissait de détenus français. Mais de ce côté encore ils ne récoltèrent que mépris.

Alors vint le jour, où une grande fête fut organisée. Un mât fut érigé et les futurs libérateurs de la France préparèrent leurs uniformes pour la parade. Les femmes qui étaient avec eux portaient aussi l'uniforme et s'apprêtaient elles aussi en se maquillant outrageusement, afin de faire disparaître les traces laissées par le « service » fatiguant des nuits précédentes. Ils étaient alignés en rang,

le drapeau claquait et ils attendaient. Alors « l'état-major » supérieur pénétra dans le camp et la revue commença. Lorsque les premiers discours eurent été prononcés, la sirène d'alerte retentit et toute la splendeur prit une fin brusquée. « Sauve qui peut » fut le mot d'ordre, femmes et hommes se précipitèrent dans les abris, les « chefs » furent les premiers à se sauver, bien qu'aucun avion n'eût été en vue. Le drapeau solitaire flottait joyeusement au vent. L'un des officiers supérieurs cependant trouvait que c'était dépasser la mesure, et il ordonna à deux de ses acolytes de descendre le drapeau, car si les aviateurs l'apercevaient, il pourrait devenir un danger pour eux.

Pleins d'intrépidité deux de ces héros descendirent le drapeau et se mirent à l'abri. A peine la place fut-elle vide que l'alerte se termina et Darnand sortit avec les braves pour aller à la cantine, afin de fêter cette grandiose victoire.

A part ces quelques diversions causées par des événements « guerriers » de cette sorte, la vie des miliciens s'écoulait dans la paresse, à danser avec leurs amazones, à boire, à traîner, à se promener dans leurs voitures. La population civile alsacienne de la vallée de Rothau et de Schirmeck peut, elle aussi, en raconter des histoires sur cette bande, car des requisitions de toutes sortes étaient à l'ordre du jour et les habitants priaient quotidiennement : « Seigneur, délivrez-nous de cette plaie et que la terre les engloutisse ! » Ils ont eux-mêmes démontré par des exemples suffisamment nombreux la manière dont ils terroriseraient la France, et ce fut une grande chance que la rapide avance des armées alliées précipita le départ de ces « soldats et policiers ».

Leur départ pour l'Allemagne se fit exactement dans le même désordre, avec le même manque de discipline que leur arrivée. Laissant derrière eux de nombreuses voitures volées et des pièces d'équipement, ils s'enfuirent devant la vengeance qui s'approchait de plus en plus avec les armées victorieuses et le « maquis » français.

Quelle ironie du sort, mais nous en éprouvâmes une joie et un contentement profonds : ils furent tous désarmés soit à la frontière, soit en Allemagne! Plus tard la nouvelle nous parvint aussi que deux de leurs convois avaient été attaqués par les avions alliés. C'est ainsi que se termina le « repli victorieux » des terroristes français.

Nombreux sont ceux qui déjà ont subi leur châtement, cependant il s'en faut de beaucoup que tous aient été punis. Mais le peuple français tout entier et tous les hommes honnêtes attendent la condamnation de Darnand, le traître suprême, dont la mort ne suffit pas pour expier les forfaits commis pour attenter à la vie de son peuple.

Ces « aperçus » se termineront par le récit de mon évasion du camp, le 22 novembre 1944, que je voudrais maintenant décrire brièvement à mes lecteurs.

Depuis le premier septembre 1944 on procédait à l'évacuation systématique du camp. Jusqu'au 15 octobre nous n'étions plus que

500 détenus et nous dûmes quitter le camp. Provisoirement on nous installa dans la carrière où nous démontions les moteurs d'avions qui y avaient été transportés. A la fin d'octobre les derniers détenus furent évacués et 16 hommes seulement restèrent au Struthof. C'étaient les détenus suivants : quatre hommes de la cuisine des //, deux de service dans le garage, un tailleur, un cordonnier, trois hommes dans les bureaux, un de l'administration, un électricien, un infirmier, un chauffeur, un coiffeur. Nous étions de nationalités fort diverses : sept Luxembourgeois, sept Allemands, un Lorrain, un Autrichien.

Et deux cents // à peu près étaient restés au camp pour nous garder. Comme dortoir on nous désigna ce local qui nous avait laissé de si tristes souvenirs, car c'était celui qu'avaient habité les 300 premiers détenus en 1941. Était-ce fait intentionnellement ou simplement un hasard — je n'en sais rien. Et à côté de cette pièce se trouvait la chambre à gaz. Le 22 novembre à une heure du matin nous regardâmes par la fenêtre, Saint-Dié est toujours en flammes, voilà ce que nous pouvions constater en regardant le ciel rouge comme une fournaise. Nous nous endormîmes quand-même, malgré de mauvais pressentiments. Réveillé par un grand tapage, je me soulevai. Un coup d'œil à l'horloge, il était quatre heures. Et encore une fois la voix bien connue du chef du garage, « //-Oberscharführer » Strasser : « Que les cochons sortent et préparent tout ! » — « Les cochons » — il ne pouvait s'agir que de nous. Vivement je réveillai les autres, et m'asseyant sur mon lit, je jetai au camarade, couché dans le grabat au-dessous de moi, un regard significatif. Il me comprit. Car depuis longtemps nous étions concertés sur un moyen d'évasion ; nous voulions simplement attendre le moment le plus favorable, afin d'obtenir un succès complet. Mon camarade avec lequel j'ai fait ce projet d'évasion, avait été interné un peu plus longtemps encore que moi. Il en était à sa huitième année de détention. Originaire de Munich, on avait pu lui prouver qu'il avait passé d'Allemagne en Suisse quelques centaines de réfugiés politiques. Et le Struthof était le cinquième camp où il expiait son délit. C'était le moment ou jamais. Voilà ce que d'un accord tacite nous pensions en sautant hors de nos lits, pour ficeler nos hardes. Pendant ce temps des // pénétrèrent dans la pièce, criaient nerveusement à tue-tête et sommaient chacun de nous d'aider de toutes ses forces au chargement de caisses et d'autres objets.

Voilà qui comblait nos désirs. Ayant fourré nos baluchons sous les lits, nous regardâmes sur le pas de la porte dans la nuit pluvieuse.

Un va et vient des plus actifs, des cris dénotant le plus grand énervement, des autos prêtes à partir, voilà qui nous poussait à agir aussi rapidement que possible. Nous demandâmes si on avait besoin d'aide dans la maison du commandant ? On nous injuria pour cette question en nous ordonnant de nous présenter tout de suite à l'adjutant. Nous courûmes à la baraque du commandant et rencontrâmes

le chef de la compagnie. « // Sturmführer » Meter et l'adjutant. Tous les deux, extrêmement agités nous donnèrent l'ordre de charger les caisses déjà prêtes sur une auto qui se trouvait devant la « Kommandantur ». Il faisait encore nuit, et c'était pour nous chose facile, de cacher l'une de ces caisses que nous soupçonnions avec certitude être remplie de documents, derrière la maison, dans les buissons au lieu de la mettre dans la voiture. Robert — c'était le nom de mon camarade — m'exhortait sans cesse à fuir et nous demandâmes à l'adjutant la permission de retourner à notre baraquement pour faire notre baluchon. Il nous l'accorda et commanda à quelques autres détenus de monter aussi, afin d'être prêts. Car à sept heures nous devions être évacués à notre tour. Pour nous deux une chose était certaine. Le « Lagerführer » qui surveillait le chargement dans la partie inférieure du camp, croyait que nous deux nous étions occupés dans la partie supérieure, sous la garde de l'adjutant. L'adjutant au contraire nous croyait en bas. Donc on ne pouvait s'apercevoir de notre absence d'ici une demi-heure. Et cette demi-heure il fallait la mettre à profit. Mais pour ne pas tomber vivants entre les mains des //, si on nous saisisait (car le gibet eût été notre sort), nous nous étions munis auparavant déjà de quelques doses d'un poison d'une extrême violence. Ce poison en main, nous longeâmes un chemin étroit qui n'était pas gardé et conduisait loin du camp. Je me souviens encore des paroles de l'adjutant qui dans l'obscurité cria derrière nous, croyant que nous descendions dans le bas-quartier du camp : « Mais revenez immédiatement et sans faute, il y a encore beaucoup de travail ! » — Comme sa voix était nerveuse, ses paroles hâchées ! « Naturellement » voilà ce que je répondis brièvement et Robert m'entraîna. A cette occasion nous nous rendîmes compte comme le courage d'un homme peut être abattu quand sa propre vie est en danger. Toujours brutal et grossier, l'adjutant aujourd'hui se faisait tout petit.

Au dernier moment des doutes sur la réussite de notre entreprise se levèrent en moi, mais Robert les dissipa tous, en me décrivant brièvement les beautés de la vie libre. Doucement le jour commença à poindre et nous avions déjà parcouru un bon bout de chemin, lorsque nous décidâmes de jeter le poison. Le danger s'amointrissait de plus en plus, la confiance en la réussite de notre projet augmentait, notre esprit se fortifiait. Mais non seulement nos facultés mentales, mais encore nos facultés physiques. Robert, quel esprit n'était pas le tien ! Il fit preuve de sa supériorité en dérobant une petite bouteille de « schnaps » au moment de préparer notre évasion. Il faisait plus chaud et nous continuions à marcher, toujours en escaladant la montagne. Vers neuf heures nous arrivâmes, sans être aperçus, sur une crête de montagne, d'où on avait une vue superbe sur le camp. Nous nous installâmes entre des chardons et des buissons, résolus d'attendre ici que le camp soit complètement évacué. Mais une tourmente de neige se leva, comme c'était souvent le cas à cette maison, et nous commençâmes à grelotter. Encore un peu d'alcool.

et une sensation de bien-être nous pénétra. Le vent est favorable : nous pouvons entendre distinctement le ronronnement des autos qui partent. Le temps s'écoule lentement, et cependant déjà nous nous sentons si bien disposés qu'un sourire effleure nos lèvres. Vers deux heures Robert proposa de retourner au camp, pour se rendre compte à quel point en était l'évacuation. J'acceptai la proposition, et nous primes le chemin qui y conduisait. Derrière chaque arbre nous voyions un de nos gardiens, derrière chaque buisson un des chiens policiers — et cependant ce n'était que le jeu de notre imagination. Prenant des précautions infinies, regardant à droite et à gauche, nous nous approchâmes du camp. La nuit tombait, lorsque nous atteignîmes la lisière du bois à proximité du camp. Devant cette forêt s'étendait une prairie où s'élevaient les bâtiments de l'unique ferme qui se trouvait dans le district du camp. A deux cents mètres de là se trouvait notre ancien gîte. Le fermier avait la réputation d'être un Français loyal et un homme de cœur, et il nous connaissait. L'un de nous dut maintenant se décider d'entrer dans la maison du paysan, afin d'apprendre où en était l'évacuation du camp. Robert se chargea de cette mission. — « Si je ne suis pas de retour dans un quart d'heure, je suis tombé entre les mains d'un // embusqué dans la ferme. Tâche de disparaître aussitôt et bonne chance ! » — Voilà les paroles que Robert prononça en me serrant les mains. Un quart d'heure angoissant s'écoula ! Une ombre s'avança vers moi.... « Robert, tout s'est-il bien passé ? » — « Non ! » Il était très agité et me raconta que notre ancien « Arbeitsdienstführer » Nitsch était installé dans la cuisine de la ferme, que le camp n'était pas encore complètement évacué et qu'on nous cherchait fiévreusement. L'ordre de tirer immédiatement avait été lancé, et trente // se trouvaient encore au camp. Tout cela lui avait été raconté par la fermière qui était bien renseignée. Elle mettrait une chambre à notre disposition où nous serions en sécurité, car cette tempête glaciale aurait certainement été mortelle pour nous. Robert avait déjà accepté cette offre. Il s'agissait maintenant de se procurer une arme, car il fallait s'attendre à tout. Dans l'obscurité nous nous glissâmes en cachette jusqu'au camp, où nous pénétrâmes dans le dépôt d'armes déjà déserté, et choisîmes parmi les armes abandonnées, deux petits fusils de partisans italiens. Pour chaque fusil nous trouvâmes encore six cartouches. C'était peu, mais pouvait — au moment du danger nous être utile. Ainsi armés nous entrâmes une heure plus tard dans la ferme par une porte de derrière. La fermière nous conduisit vivement à notre chambre, nous apporta une soupe chaude et fit du feu. Aucun de nous n'était capable de parler à l'autre durant les premiers instants ; car chacun suivait le fil de ses pensées. En mangeant nous devînmes plus loquaces, pour constater que cette ferme nous offrait la plus grande sécurité. Qui pouvait bien soupçonner deux détenus fugitifs — qui avaient plus de relations avec la population de la vallée — de se cacher dans la montagne, à deux cents mètres du camp ? Tout indiquait plutôt que nous aurions cherché refuge dans la vallée, et une certaine angoisse

s'empara de nous en pensant au sort de celles qui devaient devenir nos femmes. Car ayant souvent travaillé dans le village, nous avions tous les deux fait la connaissance de deux jeunes filles qui nous avaient grandement assistés, soit en nous donnant à manger, soit en faisant passer nos lettres. Mais pendant que nous échangeions ces réflexions l'« Oberscharführer » Nitsch était toujours installé au bout du corridor, là où se trouvait la cuisine. Nous nous demandions s'il fallait attendre, le laisser partir et l'abattre dans l'obscurité. Nous décidâmes de ne pas le faire. Car il se pourrait que les // restés au camp soient au courant de sa présence à la ferme et remarqueraient très vite son absence. Cela présenterait un grand danger pour nous. Nous nous endormîmes, l'arme à la main. La journée avait été bien remplie, le lendemain nous nous réveillâmes, physiquement et moralement fortifiés. La nouvelle que tous les // étaient revenus au camp, nous angoissa. Mais nous fûmes contraints malgré cela, de quitter cette demeure hospitalière afin de ne pas être découverts lors d'une éventuelle perquisition. Il fallait à nouveau disparaître dans les bois. Cachant nos armes sous notre veste, nous rampâmes, comme des braconniers, à travers la forêt. Profitant de l'obscurité nous regagnâmes notre gîte et pour la première fois nous entendîmes les nouvelles. La B. B. C. annonçait que jusqu'au 26 novembre l'Alsace toute entière serait libérée. Quel réconfort moral ! Car nous étions le 24 ! Les Américains sont à 10 km de Rothau ! A onze heures le fermier nous demanda de l'accompagner au camp, afin d'y récupérer quelques objets qui lui appartenaient, et de l'aider à les transporter chez lui. C'était une entreprise hasardeuse. Mais nous ne voulions pas refuser de rendre ce service au brave homme. Et nous voilà partis ! Devant nous le fermier avec sa grosse lanterne, et par derrière Robert et moi. Trois mètres devant la maison, où les // restés en arrière braillaient et chantaient, se dresse un arbre au tronc épais. De derrière cet arbre une voix cria tout à coup : « Qui va là ? » Et le canon d'un fusil, dirigé vers nous, rendit plus précise encore cette question. A la lueur de la lanterne du fermier nous aperçûmes encore un uniforme //, mais déjà nous faisons volte-face pour courir aussi vite que possible vers la ferme. Pendant ce temps le paysan s'entretint avec l'// et pu s'entendre avec lui. Nous au contraire, nous courions à l'aveuglette et je perdis Robert de vue. Tout d'un coup je tombai dans quelque chose, me sentis mouillé jusqu'à la poitrine, et essayai de m'agripper à quelque chose d'autre. J'y réussis, mais ce quelque chose, était par comble de déveine, du barbelé. Car devant la ferme se trouvait en effet une fosse profonde où coulait le liquide odorant provenant de l'étable toute proche. Et c'est là dedans que j'étais tombé. J'appelai Robert, qui arriva, me sortit de la fosse et me conduisit à la ferme. A la lumière je vis, dans quel état j'étais. Il n'est pas nécessaire que je le décrive, ni que je parle de l'odeur que j'émanais. Mais malgré cela nous riions de tout cœur, heureux d'avoir pu échapper à l'//. La nuit suivante tous les // quittèrent le camp et nous poussâmes un soupir de soulagement. Les opinions de

tous ceux qui vinrent à la ferme étaient des plus diverses. Les uns soutenaient que les Allemands étaient déjà à Rothau, les autres étaient d'avis que c'était déjà les Américains. Après avoir entendu ces opinions contradictoires nous voulions nous en convaincre par nous-mêmes et nous décidâmes de descendre dans la vallée. Sans armes nous nous mîmes en route à la tombée de la nuit. Lorsque nous eûmes parcouru quelques mètres, trois femmes vinrent à notre rencontre. Nous les accostâmes, afin de nous enquérir de la situation. « N'allez pas plus loin, des chars américains s'avancent là-derrrière » et déjà elles s'en allaient en courant. Voilà qui tombe bien, n'est-ce pas le moment que nous avons appelé si ardemment, telles furent nos réflexions. Et au même instant nous entendîmes les chars avec le bruit de ferraille que font leurs chaînes et à la brume nous aperçûmes les premiers soldats américains. Saisissant immédiatement la situation, nous nous plaçâmes au milieu de la route, les mains levées. Le char s'arrêta, un officier en descendit, vint à nous, fouilla dans nos poches et nous demanda d'où nous venions, où nous allions. Robert, qui savait l'anglais, donna en quelques mots les explications nécessaires et nous fûmes emmenés à Rothau. Au bout de deux jours, après qu'on eut examiné nos déclarations, on nous libéra, et quelques officiers nous accompagnèrent pour chercher la caisse de documents cachée. Ensuite nous nous rendîmes chez les deux jeunes filles que nous connaissions, et nous pûmes nous reposer de nos fatigues. Plus tard Robert et moi nous nous séparâmes et mon camarade m'a rendu visite il y a peu de temps. Il a repris du service militaire. Et nous nous réjouissons de pouvoir, grâce à l'aide du brave fermier « Idoux », de nos deux amies « Jacqueline Fraulob » et « Alice Wuillez » et en grande partie aussi grâce à l'administration française, profiter enfin de notre liberté si longuement attendue. Et nos lecteurs trouveront certainement tout à fait naturel de nous voir épouser — comme dans un roman — les deux jeunes filles qui nous sauvèrent la vie. Ainsi notre calvaire trouva quand-même son « happy end ».

J'espère par ce rapport objectif, avoir convaincu tous mes lecteurs des cruautés qu'eurent à subir les détenus du Struthof, et j'espère aussi que tous les doutes, qui subsistent encore aujourd'hui, se dissiperont. Et ceci déjà suffirait, pour que tout homme ayant servi le fascisme expie de sa vie les forfaits commis. Qu'on les fait expier, je l'ai constaté de mes propres yeux et non sans une grande satisfaction. Et voilà pourquoi je vais relater la conversation que j'ai eu avec un des plus grands assassins des camps de concentration allemands : ce sera là pour moi et pour des milliers d'anciens détenus une conclusion pleine de triomphe.

Mon entretien avec l'assassin de Dachau et d'Allach

Comme ancien interné d'un camp de concentration j'eus l'occasion, il y a quelques jours, de voir dans sa prison le plus dangereux des tortionnaires, l'assassin de Dachau et d'Allach, le « Hauptsturmführer » Joseph Jarolin et de lui parler pendant vingt minutes. En 1941 Jarolin avait en sa qualité de « chef de camp » le camp de Dachau sous ses ordres, et de 1942—1945 il a transformé comme « commandant » le camp d'Allach en un camp d'extermination. Cet assassin n'a pas manqué de me faire sentir personnellement sa brutalité par des sévices corporels. Ainsi, je subis un jour pour une bagatelle 25 coups de bâton qu'il m'administra lui-même, sans parler des innombrables coups de pieds et des coups au visage. Il a sur la conscience la mort de milliers d'hommes qu'il a fait assassiner. Malgré toutes ces cruautés subies, j'étais destiné à vivre et en novembre 1944 je repris ma liberté après une détention de sept ans et demie. Il y a quelques jours, mon périple me conduisait à travers certaines régions occupées de l'Allemagne jusqu'à Munich. Tout à fait par hasard je rencontraï dans cette ville un ancien camarade qui depuis 1933 avait été détenu dans des camps de concentration. Lui aussi est sorti vivant de cet enfer au bout de onze ans. Lui aussi fut plusieurs fois la victime de cet homme sanguinaire aux instincts sadiques. Aujourd'hui encore, bien que de longues années se soient écoulées, cet ancien détenu porte aux deux bras des cicatrices provenant des coups administrés par Jarolin. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'appris par ce supplicé que Jarolin était emprisonné dans « le Bunker de Dachau ». Nous n'eûmes plus qu'un seul désir : voir Jarolin et lui parler pendant quelques minutes. Et notre route nous conduisit à travers des chemins bien connus vers Dachau. C'était jeudi, le 5 juillet. Quels ne furent pas nos sentiments lorsque au bout de quelque temps nous arrivâmes dans l'ancienne « rue des » ». Pour la première fois depuis de longues années nous revîmes les villas, où autrefois les manitous des » tenaient leurs beuveries et que nous avions construites de nos propres mains. Une courte conversation avec un soldat américain nous donna des éclaircissements sur la situation actuelle. Le camp n'était pas, comme je le croyais, occupé par des Nazis, mais à l'exception de quelques anciens détenus politiques, qui attendaient leur rapatriement complètement désaffecté. Toute visite du camp, même par d'anciens détenus, est interdite. Car il y persiste toujours un grand danger d'infection : Dachau est aujourd'hui encore un centre de l'épidémie du typhus...

Adressez-vous à la « C. I. C. » furent les dernières paroles de la sentinelle, paroles qui ne me contentèrent guère. Nous nous y rendîmes. Nous expliquâmes au chef de ce service le but de notre venue et nous lui montrâmes les blessures cicatrisées que nous devions à ce Jarolin. Il eut un sourire compréhensif, écrivit un mot que nous devons remettre au major compétent. Ces quelques lignes, les voici en traduction :

« Ces deux hommes sont de très bons amis de l'// Jarolin et auraient quelques questions personnelles à régler avec lui. »

Aussitôt nous fîmes munis des signatures et des timbres nécessaires et un officier nous conduisit aux « arrêts ». C'est une exception toute spéciale », remarqua celui-ci, « personne encore n'a pu parler à ce salaud. »

Non sans un sentiment de fierté nous pénétrâmes dans la prison que nous connaissions de vieille date, et nous jetâmes d'abord un coup d'œil dans les cellules où autrefois nous étions détenus.

Alors nous nous trouvâmes devant la porte ornée d'une petite pancarte blanche indiquant que derrière elle l'ancien « //Hauptsturmführer » et commandant d'Allach méditait sur ses cruautés et attendait un jugement équitable. Mes nerfs étaient tendus. Va-t-il me reconnaître tout de suite ou va-t-il me renier ? — La porte fut ouverte. « //Hauptsturmführer Jarolin présent, est à vos ordres. »

En prononçant ces mots il se mit au garde-à-vous. C'était là une phrase bien connue car c'est ainsi que les détenus devaient se présenter devant lui, même quand ils savaient que quelques secondes après les nerfs de bouf s'abatteraient sur eux. Et le voici en face de moi, celui qui autrefois tenait notre vie entre ses mains. A peine reconnaissable ! Le commandant qui autrefois paradait à travers le camp en uniforme de coupe impeccable, bottes bien cirées, se tient maintenant debout, vêtu d'un pantalon de gymnastique, la barbe longue — presque méconnaissable. Son orgueil est brisé, mais lui-même est physiquement en excellente forme.

« Me reconnais-tu ? » commençai-je la conversation.

« Non », fut la réponse très brève.

« Te souviens-tu de celui qui souvent t'a rasé ? »

(Il pâlit à vue d'œil.) « Oui ». (Il m'avait reconnu.)

« Que voulez-vous de moi ? » demanda-t-il.

(Nous voulons nous rassasier de tes souffrances et nous procurer ainsi une satisfaction pour toutes les misères que nous avons endurées », fut la réponse de mon compagnon.

« As-tu entendu parler de mon évasion ? » continuai-je à l'interroger.

« Oui, l'année dernière, en décembre j'en entendis parler par le commandant Kramer, et je savais aussi que peu de temps après vous aviez dénoncé Kramer et plusieurs autres, et Kramer parlait aussi de documents que vous aviez dérobés et mis entre les mains des Alliés. »

« N'avez-vous pas éprouvé alors quelque crainte que vos méfaits soient divulgués aux yeux de tous, par l'un de ceux qui en fut durant de longues années le spectateur ? »

« Oui, nous avons eu peur. Le commandant Kramer présumait que vous étiez rentré chez vous et fit tout ce qui était en son pouvoir pour mettre la main sur vous. »

« Je suis renseigné sur ses menées, car au mois de janvier j'ai lu mon nom dans le « livre des évadés », rétorquai-je.

« La peur ne t'a-t-elle jamais effleuré autrefois, quand mon rasoir tondait ta gorge ? »

Jarolin se taisait.

Je lui racontai que souvent l'idée m'était venue de mettre fin à ses jours en lui tranchant la gorge. Mais que je savais aussi que cela eut entraîné ma mort et qu'au fond de moi-même j'étais sûr de recouvrer la liberté et que lui-même serait livré à la justice. — Et nous en sommes là » remarquai-je.

Mon camarade qui jusque-là n'avait presque pris aucune part à la conversation, commença à parler tout à coup. Dans son agitation et son exaspération il fit semblant de s'être vengé déjà de la femme de Jarolin, d'avoir été chez elle vingt fois, de l'avoir jetée 50 fois au bas des escaliers. Je ne pus m'empêcher de sourire. Alors Jarolin retrouva la parole.

« Laissez ma femme tranquille... »

Tiens, tiens », dis-je « nous ne faisons que continuer les méthodes que vous avez introduites. Qui est l'auteur de ces « lois sur la famille » ? C'est vous qui avez introduit la loi, selon laquelle toute la parenté a à répondre des actes d'un seul homme ? Toute la parenté d'un homme qui se révoltait contre votre politique, était jetée dans un camp de concentration. Tous devaient expier. Vous ne vous arrêtiez même pas devant les enfants. Et il en sera fait de même pour vous »

Jarolin se mit à trembler et la sueur perla sur son front.

Je continuai l'interrogatoire.

« Quand as-tu vu clairement que l'Allemagne avait perdu la guerre et vous votre vie de seigneur ? »

« En avril 1945 », répondit-il brièvement.

Tous les officiers présents (car plusieurs étaient venus entre-temps pour assister à un entretien aussi singulier) éclatèrent de rire avec nous.

Je m'informai ensuite où et comment il fut arrêté.

A l'approche des Américains il revêtit rapidement un uniforme militaire et détruisit ses papiers de membre des // . Camouflé de cette façon il voulut quitter la ville de Dachau. Mais au dernier moment quelqu'un le reconnut et l'arrêta. Il nia tout d'abord son identité et déclara être le frère du tortionnaire de Dachau, n'avo-

lui-même jamais fait partie des // . Malgré cela on n'ajouta pas foi à ses dires. Plus tard il avoua être celui que l'on cherchait.

Je lui demandai s'il était conscient de ses actes et s'il se rendait compte des crimes qu'il avait commis.

Jarolin essaya de mettre tout sur le dos de ses supérieurs et prétendit n'avoir agi que sur « ordre ».

Mais à ces mots mon camarade ne put plus se maîtriser. Il imita la voix de Jarolin quand celui-ci assistait à une pendaison au poteau : « Plus haut — encore plus haut », disait-il, « jusqu'à ce que la m... lui sorte du c... ». Etait-ce là un « ordre » reçu ou ton sadisme personnel qui se faisait jour ? demanda mon camarade. Jarolin ne trouva rien à répondre.

Je sortis une photo de ma poche, sur laquelle on voyait l'ancien commandant de Dachau et du Struthof. Kramer, enchaîné, et je la mis sous le nez de Jarolin. « Le connais-tu celui-là ? »

« Oui », le « Kromer », s'exclama-t-il dans son dialecte. Et ceci lui porta le plus grand coup, car il espérait que ses amis étaient encore en liberté.

Je m'informai alors auprès de lui pour savoir comment on traitait et nourrissait ces détenus et je pus constater qu'ils l'étaient beaucoup mieux que nous l'avions été au KZ. Nous lui posâmes aussi la question, s'il ne désirait pas avoir pour gardien l'un de nous deux. Il déclina cette offre et déclara qu'il voudrait être fusillé tout de suite.

Je lui racontai, je lui décrivis grossièrement sa mort. « Tu vas rester encore pendant quelques beaux jours d'été dans la cellule. Ensuite tu travailleras, en recevant plus de coups que de nourriture jusqu'à ce que tu sois à bout de forces, à moitié crevé. Alors tout d'un coup tout changera — on t'accordera ce que tu désireras. On te présentera les morceaux les plus savoureux, le vin le meilleur, tu redeviendras vigoureux : tout recommencera et tu seras à la merci de tes gardes jusqu'à ce qu'ils te donnent le coup de grâce. »

À ces mots ce monstre à forme humaine eut des larmes aux yeux et demanda qu'on ait pitié de lui.

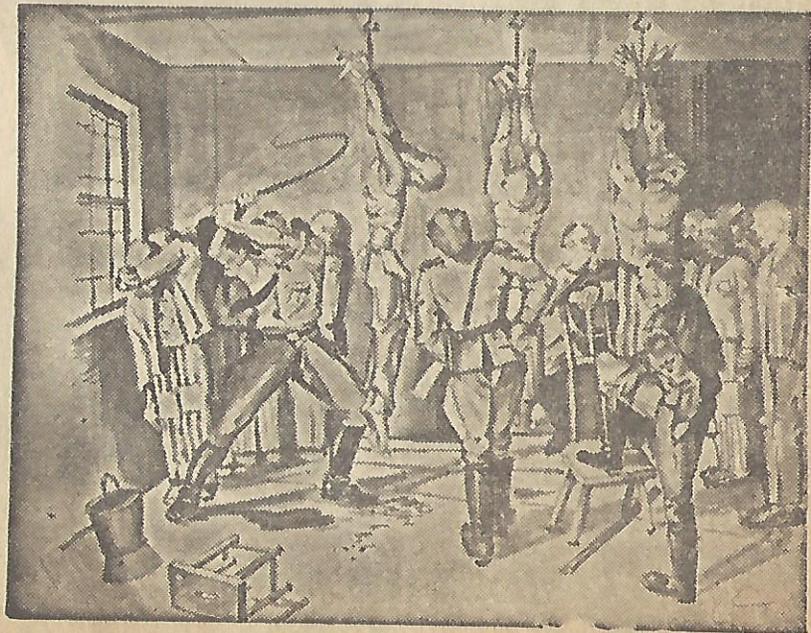
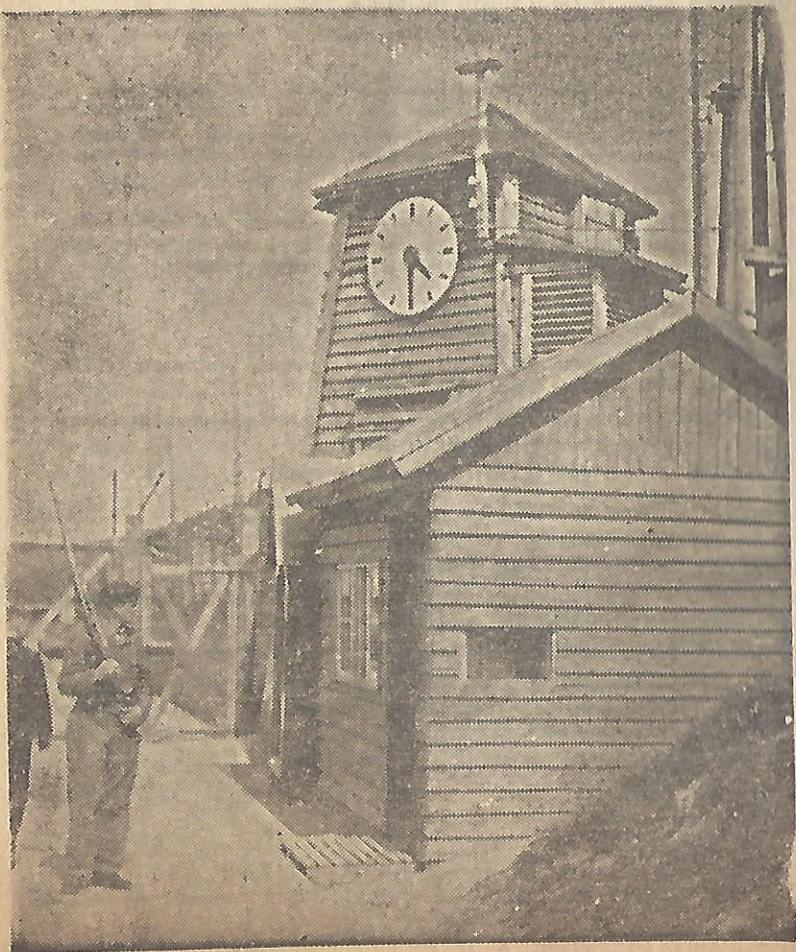
Au bout de 20 minutes nous quittâmes notre tortionnaire et l'auteur des assassinats collectifs d'Allach, sans nous préoccuper si notre visite inattendue et notre entretien avaient mis Jarolin complètement en sueur. L'officier qui nous accompagnait nous dit lorsque nous le quittâmes : « Je ne crois pas que Jarolin mange encore quelque chose aujourd'hui. »

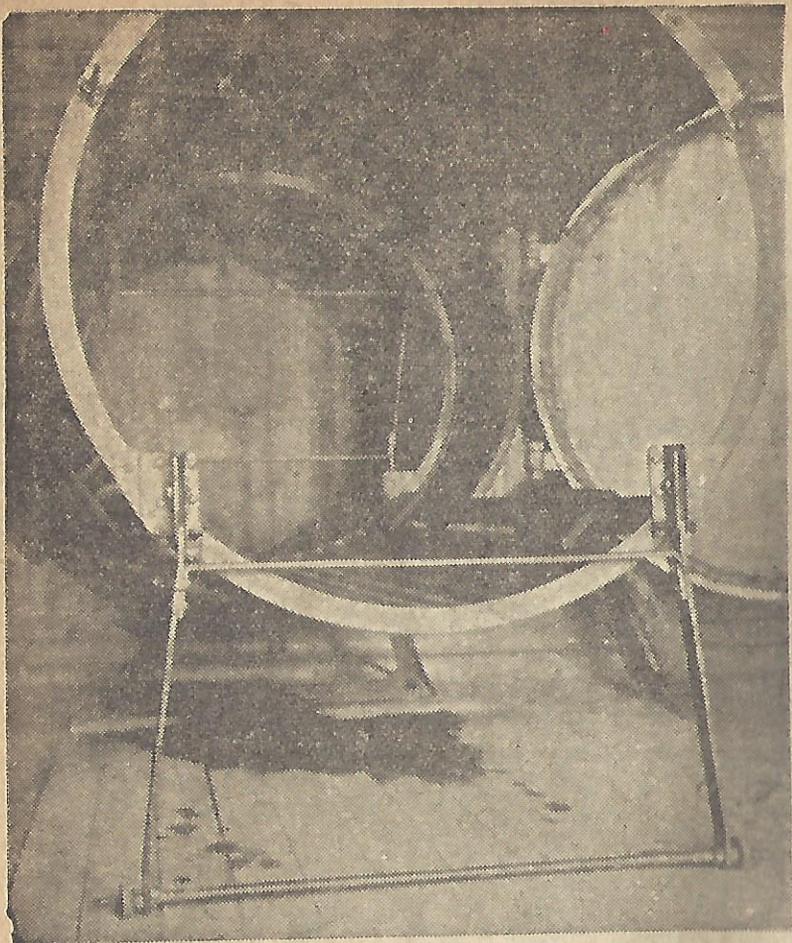
Cela nous laissait complètement indifférents, nous avons souffert de la faim durant des années, des milliers moururent de faim et tout cela est à mettre sur le compte de Jarolin.

Satisfaits de ce que nous avions vu, nous sortîmes de la prison espérant trouver souvent encore l'occasion de rendre visite dans des cellules pareilles à ceux qui nous ont torturés pendant de longues années.

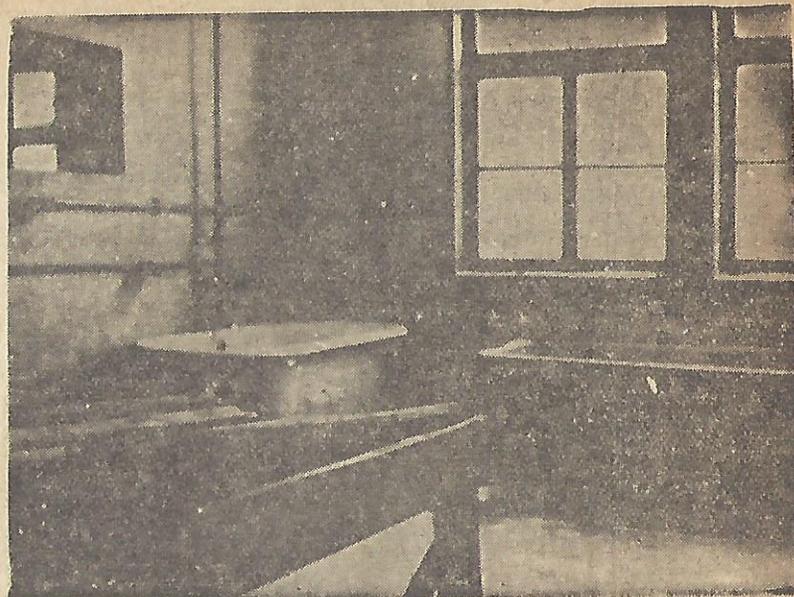
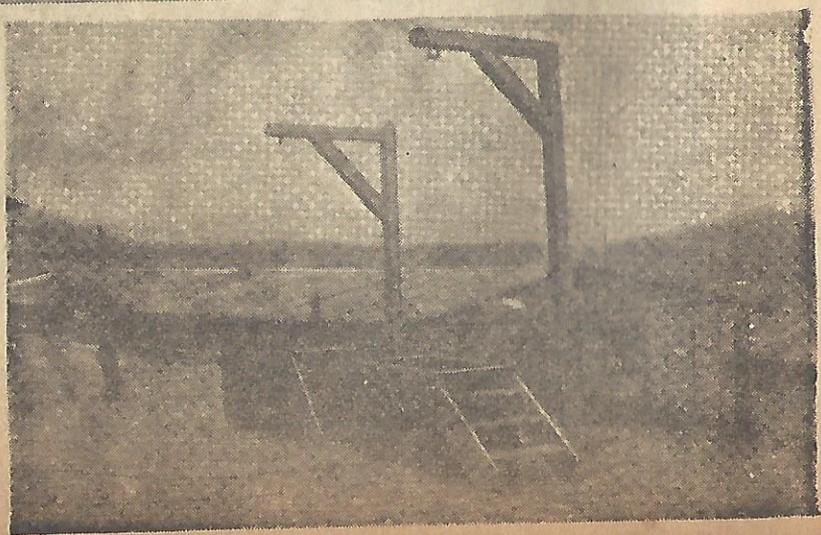
NOTRE REPORTAGE ILLUSTRÉ

- 1) Le fondateur du Camp du « Struthof », Hans Huttig, « S.S.-Hauptsturmführer ».
- 2) La porte d'entrée du Camp
- 3) Après que le détenu eut ainsi dégringolé du haut de la pente, il fut « abattu en fuite ».
- 4) C'est ainsi que nous fûmes punis et que des aveux nous furent arrachés.
- 5) Cet appareil de désinfection avait été prévu pour le nettoyage des vêtements des détenus ; mais, en fait, les brutes nazies jetaient souvent les prisonniers tout habillés dans l'appareil, où ils expiraient avec d'indicibles souffrances
- 6) Sans commentaire.
- 7) Le tréteau sur lequel furent exécutées les bastonnades. Au fond, les deux baignoires à eau chaude et froide, dans lesquelles ceux qui s'évanouirent furent ranimés.
- 8) L'enceinte à haute tension électrique du Camp.
- 9) Les victimes du « Struthof ».
- 10) Sur ce bloc de granit furent disséqués les morts et les « demi-morts ».
- 11) Par ascenseur, les morts et des détenus, qui vivaient encore parfois, furent conduits en haut...
- 12) ... pour être ainsi traînés dans le four.
- 13) Le four crématoire.
- 14) Josef Kramer, « S.S.-Hauptsturmführer », le plus grand assassin du Camp, dans sa prison.
- 15) Le voici, quelques jours avant le début de son procès, ensemble avec une gardienne meurtrière.
- 16) Les urnes cinéraires qui furent employées rarement.
- 17) La Direction actuelle du Camp vient d'ériger cette simple croix, symbole émouvant, en souvenir des victimes du Camp du « Struthof ».

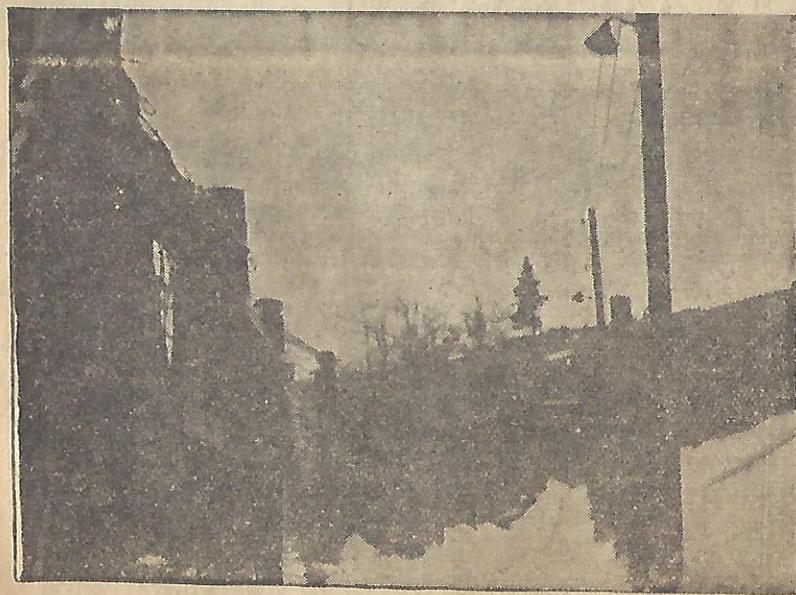


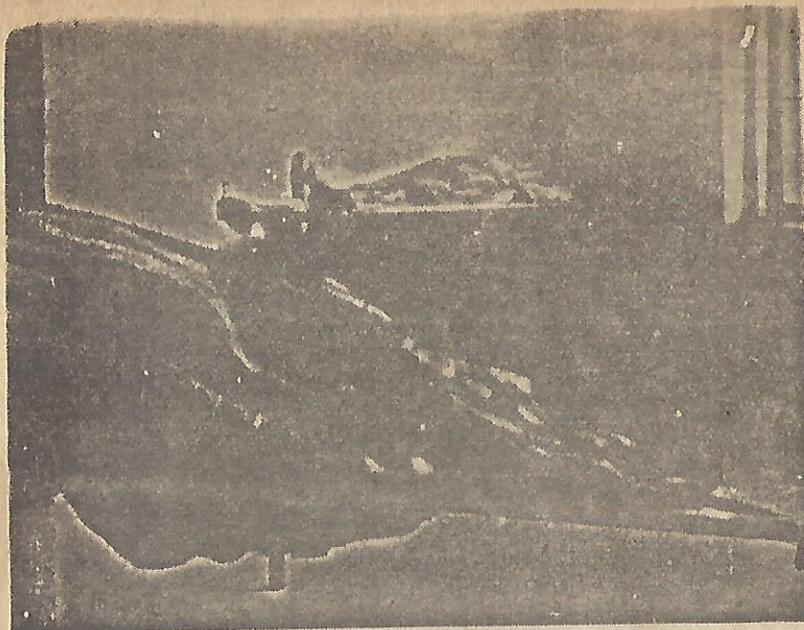
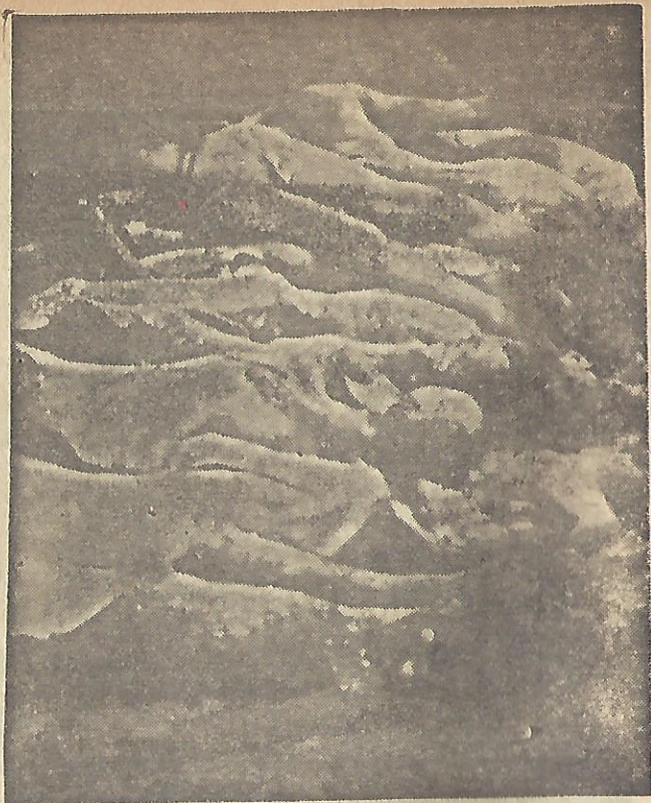


5

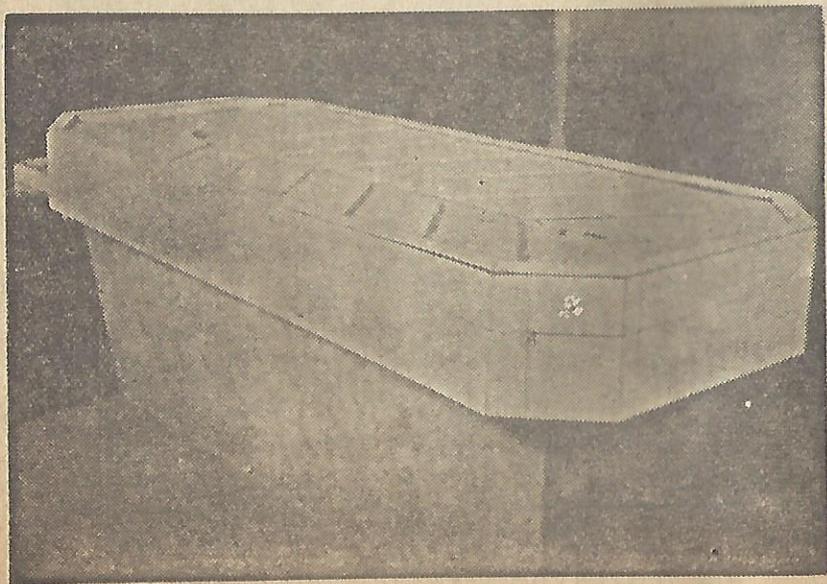


7





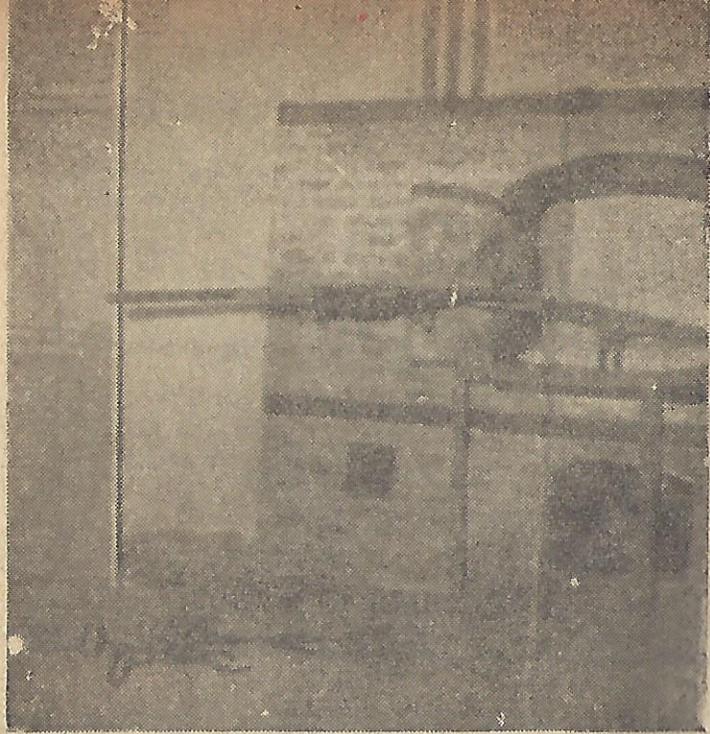
11



10



12



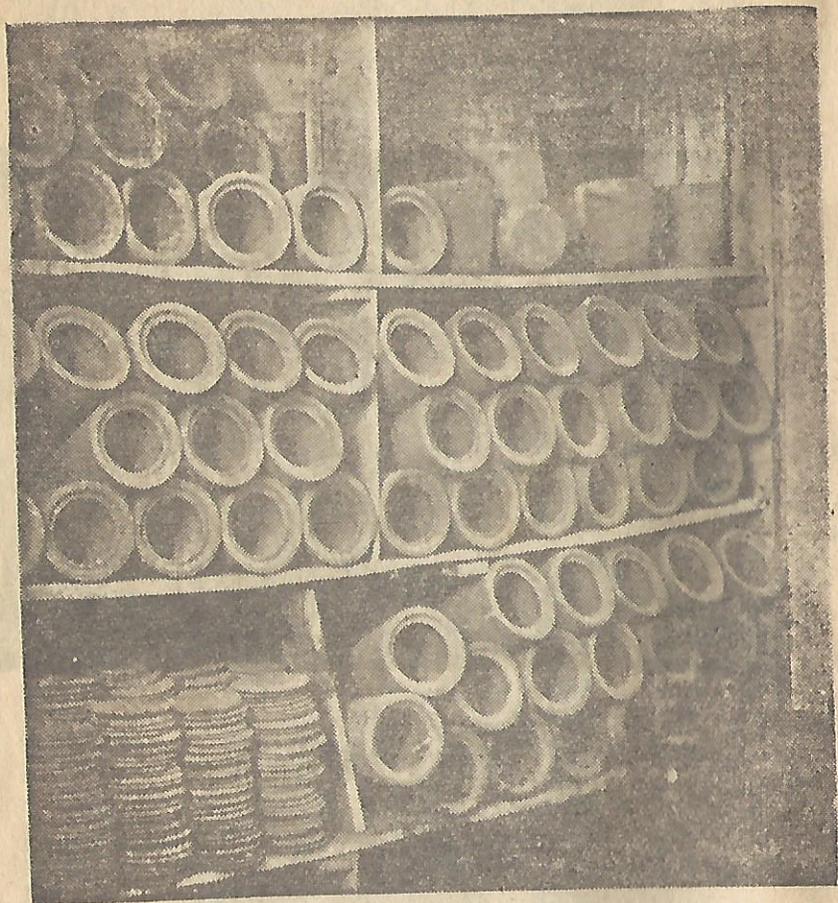
13



15



14



16

